(L)

Incompleted book

L'ONANISME.

DISSERTATION
SUR LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

L'ONANISME.

DISSERTATION SUR LES MALADIES PRODUITES PAR LA MASTURBATION.

PAR TISSOT, D. M.

Nouvelle Édition considérablement augmentée.

Extinctum propriis vivere criminibus. GAL.

A PARIS,

Chez BOSSANGE, MASSON et BESSON.

M. DCCCV.

PRÉFACE.

Je sentis les défauts de l'original latin de ce petit Ouvrage en le composant ; j'en fis mes excuses, et j'indiquai mes raisons de justification dans la Préface. Ces défauts me frappèrent encore plus vivement après l'impression ; et je les ait trouvés intolérables, en examinant une traduction française qu'on désiroit que je revisse.

Outre beaucoup d'observations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre considérables, et donner une juste étendue à des articles qui n'étoient que des premiers linéamens, presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'Ouvrage à-peu-près neuf, et beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette

entreprise en langue vivante, et tous les désagrémens qu'elle entraînoit, ne m'échappèrent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité, dont cette entreprise bien exécutée (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider; et c'est en effet le seul qui m'a décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables; leur considération afflige et humilie; il est doux d'espérer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence, et à adoucir les misères qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eût été, si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes et les expressions sont déclarés indécens par l'usage. Il m'en auroit infiniment coûté, s'il eût fallu me dispenser de cette attention; et cette disposition, dont j'ose

me glorifier, m'a rendu le travail moins coûteux qu'il ne l'auroit été, si malheureusement elle m'eût manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hérissé de difficultés. J'ose assurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienséance dans les termes dont il étoit susceptible. Il y a des écueils inséparables de la matière ; comment les éviter ? Falloit-il se taire sur des objets aussi importans ? Non, sans doute. Les Auteurs sacrés, les Pères de l'Église qui, presque tous, écrivoient en langues vivantes, les Auteurs ecclésiastiques, n'ont pas cru devoir garder le silence sur les crimes obscènes, parce qu'on ne pouvoit pas les désigner sans mots. J'ai cru devoir suivre leur exemple ; et j'oserai dire, avec saint Augustin : *Si ce que j'ai écrit scandalise quelque personne impudique, qu'elle accuse plutôt sa turpitude, que les paroles dont j'ai été*

obligé de me servir pour expliquer ma pensée sur la génération des hommes. J'espère que le lecteur pudique et sage me pardonnera aisément les expressions que j'ai été obligé d'employer.

J'ajouterai à ce que dit ce saint homme, que j'espère mériter la reconnoissance et l'approbation des gens vertueux et éclairés, qui connoissent la turpitude de l'univers, et qui loueront sinon mes succès, au moins mon entreprise.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la première édition, la partie morale; et cela par la raison d'*Horace* :

— Quod Medicorum est
Promittunt Medici.

Je me suis proposé d'écrire des maladies produites par la masturbation, et non point du crime de la masturbation; n'est-ce pas d'ailleurs assez en

prouver le crime, que de démontrer qu'elle est un acte de suicide? Quand on connoît les hommes, on se persuade aisément qu'il est plus aisé de les détourner du vice par la crainte d'un mal présent, que par des raisonnemens fondés sur des principes dont on n'a pas assez de soin de leur inculquer toute la vérité. Je me suis appliqué ce qu'un homme, dont notre siècle se glorifiera chez la postérité la plus reculée, fait dire à un Religieux : *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la prière à un homme qui ne croit pas en Dieu, la nécessité du jeûne à un autre qui a nié toute sa vie l'immortalité de l'âme. L'entreprise est laborieuse, et les rieurs ne sont pas pour nous* (1). *Marphurius* doutoit de tout, *Sganarelle* lui donna des coups de bâton, et il crut.

Ces Zoïles de la Société et de la Lit-

(1) Lettres Persanes, 49.

térature, qui ne font rien, et qui blâment tout ce qu'on fait, oseront dire que cet Ouvrage est plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, et qu'il le fera connoître à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point; on s'avilit en leur répondant. Mais il est des âmes foibles, quoique vertueuses, sur lesquelles ces discours pourroient faire impression; je leur dois cette réflexion générale; c'est que mon Livre est à cet égard-là dans le cas de tous les livres de morale : il faut les interdire tous, si c'est multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres saints, ceux des Pères, ceux des Casuistes, doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle est d'ailleurs la jeune personne qui s'avisera de lire un ouvrage sur une matière de médecine dont elle ignore le nom? Il est à souhaiter qu'il devienne familier aux personnes appelées à diriger l'éducation;

il leur servira à démêler de bonne heure cette détestable habitude, et les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront nécessaires pour en prévenir les suites.

Ceux qui n'entendent pas le latin, trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue; je leur répondrai qu'il n'y en a point qui ne soit lié à sa matière, puisqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappelé par la chaîne des idées. J'ai cependant fait ensorte partout qu'on pût les sauter sans interrompre le fil du discours. Ceux qui les entendent m'en sauront gré : le voyageur, au milieu des bruyères, est réjoui par la beauté d'une verdure. Enfin si c'est un tort, il est léger; et, dans un Ouvrage aussi ingrat, l'on peut permettre ce délassement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois, ce qui auroit été plus naturel, c'est peut-être la faute des Poëtes plutôt que la mienne.

Cet Ouvrage, au reste, n'a rien de commun avec l'*Onania* anglais, que le sujet; et, à deux pages et demie près que j'en ai tirées, cette rapsodie ne m'a fourni aucun secours. Ceux qui liront les deux Ouvrages sentiront, j'espère, la différence totale qu'il y a de l'un à l'autre : ceux qui ne liront que celui-ci, auroient pu être trompés par le rapport des titres, et portés à supposer quelque ressemblauce entre les deux Livres; heureusement il n'y en a aucune.

Les additions augmentent cette nouvelle édition, presque d'un tiers, et je souhaite qu'elles soient accueillies favorablement par les personnes qui sont en état d'en juger. L'on me fera peut-être deux objections; l'une, que j'ai ajouté un grand nombre d'observations et d'autorités, qui ne sont presque que des répétitions de celles qui se trouvoient déjà dans la pre-

mière ; l'autre, que, dans quelques endroits, je suis trop sorti de mon titre, et que j'ai envisagé le danger des plaisirs de l'amour sous un point de vue général. Je réponds à la première que, dans une matière comme celle-ci, où l'on doit moins espérer de convaincre par des raisons, que d'effrayer par des exemples, on ne peut pas trop en accumuler. Je réponds à la seconde, 1°. que, quand deux matières sont étroitement liées, plus on veut en isoler une, et moins bien on la traite ; 2°. que j'ai été bien aise de rendre cet Ouvrage d'une utilité plus générale.

Quelqu'un m'a dit que c'est cette lecture qui a fait *horreur* à un Professeur illustre. Je ne puis pas le croire ; mais, si le fait est vrai, je le prie de vouloir bien lire cette Préface, sur laquelle il n'avoit sans doute pas jeté les yeux.

En écrivant sur l'inoculation, je me suis proposé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meurtrière, et j'ai la satisfaction d'avoir opéré au moins quelque bien : en composant cet Ouvrage, j'ai espéré d'arrêter les progrès d'un corruption plus ravageante peut-être que la petite-vérole, et d'autant plus à craindre, que, travaillant dans les ombres du mystère, elle mine sourdement, sans même que ceux qui sont ses victimes se doutent de sa malignité. Il étoit important de la faire connoître; et j'ai actuellement plusieurs raisons pour croire que j'ai eu le bonheur d'être utile, que les yeux de la jeunesse se dessilent, et qu'elle apprendra peu-à-peu à connoître le danger en même-tems que le mal : ce seroit un des plus sûrs moyens de prévenir cette décadence dont on se plaint dans la nature humaine, et peut-être de lui rendre,

dans quelques générations, la force qu'avoient nos aïeux, et que nous ne connoissons plus qu'historiquement, ou par les monumens qui nous en restent.

Veuille, *celui qui peut tout*, répandre sur mes vues cette bénédiction sans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien : *Paul* plante, *Apollon* arrose, c'est DIEU qui donne l'accroissement.

INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Nos corps perdent continuellement; et, si nous ne pouvions pas réparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foiblesse mortelle. Cette réparation se fait par les alimens : mais ces alimens doivent subir dans nos corps différentes préparations que l'on comprend sous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne se fait pas, ou qu'elle se fait, tous ces alimens deviennent inutiles, et n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux que l'épuisement entraîne. De toutes les causes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut-être point de plus communes que les évacuations trop abondantes.

Telle est la fabrique de notre machine, et en général des machines animales, que, pour que les alimens acquièrent ce degré de préparation nécessaire pour réparer le corps, il faut qu'il reste une certaine quantité d'humeurs déjà travaillées, naturalisées, si l'on veut me permettre ce terme. Si cette

condition manque, la digestion et la coction des alimens reste imparfaite, et d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque est plus travaillée et d'une grande importance.

Une nourrice robuste, qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de sang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à son enfant, quatre ou cinq cents jours de suite, sans en être sensiblement incommodée, parce que le lait est de toutes les humeurs la moins travaillée; c'est une humeur qui est presque encore étrangère, *au lieu que le sang est* une humeur essentielle. Il en est une autre, la liqueur séminale, qui influe si fort sur les forces du corps, et sur la perfection des digestions qui les réparent, que les médecins de tous les siècles ont cru unanimement que la perte d'une once de cette humeur affoiblissoit plus que celle de quarante onces de sang. L'on peut se faire une idée de son importance, en observant les effets qu'elle opère, dès qu'elle commence à se former; la voix, la physionomie, les traits même

du visage changent, la barbe paroît, tout le corps prend souvent un autre air, parce que les muscles acquièrent une grosseur et une fermeté qui forment une différence sensible entre le corps d'un adulte et celui d'un jeune homme qui n'a pas passé la puberté. L'on empêche tous ces développemens, en emportant l'organe qui sert à la séparation de la liqueur qui les produit; et des observations vraies prouvent que l'amputation des testicules, dans l'âge de la virilité, a procuré la chute de la barbe, et le retour d'une voix enfantine (1). Peut-on douter, après cela, de la force de son action sur tout le corps, et ne pas sentir par-là même combien de maux doit procurer la profusion d'une humeur si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genèse nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre

(1) Boerhaave prælectiones ad institut. Parag. 698, t. 2, p. 444, édit. Goett.

celle de son châtiment; et nous apprenons par GALIEN, que DIOGÈNE se souilla, en commettant le même crime.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes, à quantité égale, il importeroit peu, relativement au physique, que cette évacuation se fît de l'une ou de l'autre des façons que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression; mon sujet autorise des licences de cette espèce. Une quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature, jette dans des maux très-fâcheux, mais qui le sont bien davantage, quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent, sont terribles; ceux que la masturbation entraîne, le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet Ouvrage; mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers, empêche d'en séparer le tableau. C'est ce tableau commun

qui formera mon premier article : il sera suivi de l'explication des causes, second article, dans lequel j'exposerai celles qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses : les moyens de guérison, et des remarques sur quelques maladies analogues, finiront l'Ouvrage. Je joindrai partout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai faites moi-même.

ESSAI
SUR
LES MALADIES
PRODUITES
PAR LA MASTURBATION.

ARTICLE PREMIER.

Les Symptômes.

SECTION PREMIÈRE.

Tableau tiré des Ouvrages des Médecins.

HYPOCRATE, le plus ancien et le plus exact des observateurs, a déjà décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *Consomption dorsale* (1). » Cette maladie naît, dit-il, de la moelle de » l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés » ou les libidineux. Ils n'ont pas de fièvre; et,

(1) De morbis, lib. II, c. XLIX, Foës. p. 479.

» quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent et » se consument. Ils croient sentir des fourmis descendre de la tête le long de l'épine. » Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils » urinent, ils perdent abondamment une liqueur séminale très-liquide : ils sont inhabiles à la génération, et ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. » Les promenades, sur-tout dans les routes pénibles, les essouflent, les affoiblissent, leur » procurent des pesanteurs de tête et des bruits » d'oreilles ; enfin une fièvre aiguë (*Libiria*) » termine leurs jours «. Je parlerai, dans un autre endroit, de cette espèce de fièvre.

Quelques médecins ont attribué à la même cause, et ont appelé *seconde consomption dorsale d'Hypocrate*, une maladie qu'il décrit ailleurs (1), et qui a quelque rapport avec cette première. Mais la conservation des forces, qu'il spécifie particulièrement, me paroît une preuve convaincante que cette maladie ne dépend point de la même cause que la première. Elle paroît plutôt être une affection rhumatismale.

» Ces plaisirs, dit CELSE, dans son excellent » livre sur la conservation de la santé, nuisent » toujours aux personnes foibles, et leur fréquent usage affoiblit les forces (2) «.

L'on ne peut rien voir de plus effrayant que

(1) De glandulis, Foës. p. 273.

(2) De remedica, lib. I, cap. IX, c. I.

le tableau qu'Areté nous a laissé des maux produits par une trop abondante évacuation de semence. » Les jeunes gens, dit-il, prennent » et l'air et les infirmités des vieillards; ils de- » viennent pâles, efféminés, engourdis, pares- » seux, lâches, stupides, et même imbéciles; » leurs corps se courbent, leurs jambes ne » peuvent plus les porter; ils ont un dégoût » général; ils sont inhabiles à tout; plusieurs » tombent dans la paralysie (1) ». Dans un autre endroit, il met les plaisirs de l'amour dans le nombre des six causes qui produisent la paralysie (2).

Galien a vu la même cause occasionner des maladies du cerveau et des nerfs, et détruire les forces (3); et il rapporte ailleurs qu'un homme, qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline, le naturaliste, nous apprend que Cornelius-Gallus, ancien Préteur, et Titus Étherius, chevalier Romain, moururent dans l'acte même du coït (4).

» L'estomac se dérange, dit Aetius, tout le » corps s'affoiblit, l'on tombe dans la pâleur,

(1) De signis et caus. diut. morb. liv. II, c. V.

2) L. I. c. VII, pag. 34, édit. Boerhaave.

(3) Comm. tert. in lib. II, Hyp. de marb. vulg. I, oper. t. III, p. 583.

(4) Historia mundi, lib. VII, c. VIII, p. 124.

» la maigreur, le dessèchement, les yeux se » cavent (1) «.

Ces témoignages des anciens les plus respectables, sont confirmés par ceux d'une foule de modernes. SANCTORIUS, qui a examiné avec le plus grand soin toutes les causes qui agissent sur nos corps, a observé que celui-ci affoiblissoit l'estomac, ruinoit les digestions, empêchoit l'insensible transpiration, dont les dérangemens ont des suites si fâcheuses, produisoit des chaleurs de foie et des reins, disposoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, et entraînoit ordinairement la perte ou l'affoiblissement de la vue.

LOMNIUS, dans ses beaux commentaires sur les passages de CELSE (2), que j'ai cité, appuie le témoignage de son auteur par ses propres observations. » Les émissions fréquentes de se» mence, relâchent, dessèchent, affoiblissent, » énervent et produisent une foule de maux; des » apoplexies, des léthargies, des épilepsies, des » assoupissemens, des pertes de vue, des trem» blemens, des paralysies, des spasmes, et toutes » les espèces de goutte les plus douloureuses (3) «.

L'on ne lit point sans horreur la description que nous a laissée TULPIUS, ce célèbre bourgmestre et médecin d'Amsterdam. » Non-seu» lement, dit-il, la moelle de l'épine maigrit,

(1) Tetrab. III, Serm. III, c. XXXIV.
(2) Med. static. sect. 6, aph. 15, 19, 21, 23 et 24.
(3) Comment. de sanit. tuend. p. m. 37.

» mais tout le corps et l'esprit languissent
» également ; l'homme périt misérablement.
» Samuel Vespertius fut attaqué d'une fluxion
» d'une humeur excessivement âcre, qui se
» jeta d'abord sur le derrière de la tête et la
» nuque ; elle passa de là sur l'épine, les
» lombes, les flancs et l'articulation de la
» cuisse, et fit souffrir à ce malheureux des
» douleurs si vives, qu'il devint tout-à-fait dé-
» figuré, et tomba dans une petite fièvre qui le
» consumoit, mais pas assez vite à son gré, et
» son état étoit tel, qu'il invoqua plus d'une
» fois la mort avant qu'elle vînt l'arracher à ses
» maux (1) «.

Rien, dit un célèbre médecin de Louvain, n'affoiblit autant, et n'abrège autant la vie (2).

Blancard a vu des gonorrhées simples, des consomptions, des hydropisies qui dépendoient de cette cause (3); et Muys a vu un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrène spontanée du pied, qu'il attribua à des excès vénériens (4).

Les *Mémoires des curieux de la nature* parlent d'une perte de vue : l'observation mérite d'être rapportée en entier. » L'on ignore,
» dit l'auteur, quelle sympathie les testicules
» ont avec tout le corps, mais sur-tout avec les

(1) Obs. Med. liv. III, c. XXIV.
(2) Zypaeus, fundam. med. Part. II, art. 6.
(3) Instit. medic. Part. II, c. XXVIII.
(4) Praxis chirurgica, Decur. I, obs. 4.

» yeux ». SALMUTH a vu un savant hypocondriaque devenir fou, et un autre homme se dessécher si prodigieusement le cerveau qu'on l'entendoit vaciller dans le crâne; l'un et l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vu moi-même un homme de cinquante-neuf ans, qui, trois semaines après avoir épousé une jeune femme, tomba tout-à-coup dans l'aveuglement, et mourut au bout de quatre mois (1).

» La trop grande dissipation des esprits » animaux affoiblit l'estomac, ôte l'appétit; » et la nutrition n'ayant plus lieu, le mouve- » ment du cœur s'affoiblit, toutes les parties » languissent, l'on tombe même dans l'épilep- » sie (2) «. Nous ignorons, il est vrai, si les esprits animaux et la liqueur génitale sont la même chose; mais l'observation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très-grande analogie, et que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. HOFFMAN a vu les plus fâcheux accidens suivre la dissipation de la semence. » Après de » longues pollutions nocturnes, dit-il, non- » seulement les forces se perdent, le corps » maigrit, le visage pâlit, mais de plus la mé- » moire s'affoiblit, une sensation continuelle » de froid saisit tous les membres; la vue s'obs- » curcit, la voix devient rauque; tout le corps

(1) Decur. II, ann. 5, Append. observ. 88, p. 56.

(2) SCHELAMMER, ars medendi univers. lib. II, sp ct. II, c. IV, parag. 23.

» se détruit peu-à-peu (1); le sommeil, trou- » blé par des rêves inquiétans, ne répare point; » et l'on éprouve des douleurs semblables à » celles qu'on ressent après qu'on a été meurtri » par des corps (2) «.

Dans une consultation pour un jeune homme qui, entr'autres maux, s'étoit attiré, par la masturbation, une foiblesse totale des yeux, il dit: » Qu'il a vu plusieurs exemples de gens » qui, même dans l'âge fait, c'est-à-dire, quand » le corps jouit de toutes ses forces, s'étoient » attirés non-seulement des rougeurs et des » douleurs extrêmement vives dans les yeux, » mais encore une si grande foiblesse de vue, » qu'ils ne pouvoient lire ni écrire quoi que ce » soit. J'ai même vu, ajoute-t-il, deux gouttes » sereines produites par cette cause (3) «. L'on verra avec plaisir l'histoire même de la maladie qui donna lieu à cette consultation. » Un » jeune homme s'étant livré à la masturbation » à l'âge de quinze ans, et l'ayant exercée très- » fréquemment jusqu'à vingt-trois, tomba, » pendant cette période, dans une si grande » foiblesse de tête et des yeux, que souvent » ces derniers étoient saisis de violens spasmes » dans le tems de l'émission de la semence. » Dès qu'il vouloit lire quelque chose, il éprou-

(1) Consult. Cant. 2 et 3, Cas. 102, t. III, p. 193.

(2) Même endroit, Cas. 103.

(3) Même endroit, Cas. 103.

» voit un étourdissement semblable à celui de » l'ivresse ; la pupille se dilata extraordinairement ; il souffroit dans l'œil des douleurs excessives ; les paupières étoient très-pesantes, » elles se colloient toutes les nuits ; ses yeux » étoient toujours baignés de larmes, et il s'amassoit dans les deux coins, qui étoient très-douloureux, beaucoup d'une matière blanchâtre. Quoiqu'il mangeât avec plaisir, il » étoit réduit à une extrême maigreur ; et, dès » qu'il avoit mangé, il tomboit dans une espèce » d'ivresse «. Le même auteur nous a conservé une autre observation, dont il avoit été le témoin oculaire, et que je crois devoir placer ici. » Un jeune homme de dix-huit ans, qui s'étoit livré fréquemment à une servante, » tomba tout-à-coup en foiblesse, avec un » tremblement général de tous les membres, le » visage rouge et le pouls très-foible. On le tira » de cet état au bout d'une heure, mais il resta » dans une langueur générale. Le même accès » revenoit très-fréquemment avec une très-forte angoisse, et lui procura, au bout de » huit jours, une contraction et une tume[illegible] au » bras droit, avec une douleur au coude qui » redoubloit toujours avec l'accès. Le mal [illegible] » pendant long-tems en augmentant, ma[illegible] » beaucoup de remèdes : enfin, HOFFMA[illegible] le » guérit (1) «.

(1) De morbis ex nimiâ venere, parag. 13, oper. omn. suppl. secund. pars prim. p. 496.

BOERHAAVE peint ces maladies avec cette force et cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. » La trop grande perte de se-
» mence produit la lassitude, la débilité, l'im-
» mobilité, des convulsions, la maigreur, le
» desséchement, des douleurs dans les mem-
» branes du cerveau, émousse les sens, et sur-
» tout la vue, donne lieu à la consomption
» dorsale, à l'indolence, et à diverses maladies
» qui ont de la liaison avec celles-là (1) «.

Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs, en leur expliquant cet aphorisme, et qui portent sur les différens moyens d'évacuations, ne doivent pas être omises. » J'ai vu un malade dont la maladie
» commença par une lassitude et une foiblesse
» dans le corps, sur-tout vers les lombes : elle
» fut accompagnée du jeu des tendons, de
» spasmes périodiques et de la maigreur, de
» manière à détruire tout le corps : il sentoit
» aussi de la douleur dans les membranes
» même du cerveau, douleurs que les ma-
» lades nomment *ardeur sèche*, qui brûle
» continuellement en dedans les parties les
» plus nobles.

» J'ai vu aussi un jeune homme attaqué de
» la consomption dorsale. Il étoit d'une fort
» jolie figure ; et malgré qu'on l'eût souvent
» averti de ne point trop se livrer aux plaisirs,

(1) Institut. p. 766 de la trad. de M. D. L. M.

» il s'y livra néanmoins, et il devint si difforme » avant la mort, que cette grosseur charnue » qui paroissoit au-dessus des apophyses épi-» neuses des lombes, s'étoit entièrement af-» faissée. Le cerveau même, dans ce cas, pa-» roît être consumé; en effet, les malades de-» viennent stupides, ils deviennent si roides, » que je n'ai point vu une aussi grande immo-» bilité du corps produite par une autre cause. » Les yeux même sont si hébêtés, qu'ils n'ont » plus la faculté de voir (1) «.

De Senac peignoit, dans la première édition de ses *Essais*, les dangers de la masturbation, et annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante, à la fleur de leur âge. L'on peut voir, dans les éditions suivantes, les raisons de la suppression de ce morceau, et de quelques autres.

Ludvig, en décrivant les maux qui surviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la spermatique. » Les jeunes gens » de l'un ou de l'autre sexe, qui se livrent à la » lasciveté, ruinent leur santé en dissipant des » forces qui étoient destinées à amener leur » corps à son point de plus grande vigueur; » enfin ils tombent dans la consomption (2) «.

De Gotter donne un détail des accidens les plus tristes, dépendans de cette cause; mais il

(1) Comment. sur le même endroit, t. VII, p. 214.
(2) Institut. phisiol. parag. 870 et 872.

seroit trop long de le copier : je renvoie à son ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'est servi (1).

Après avoir rapporté la description de la consomption dorsale d'HYPOCRATE, telle qu'on l'a lue plus haut, VAN SVIETEN ajoute : » J'ai » vu tous ces accidens, et plusieurs autres, » dans les malheureux qui s'étoient livrés à de » honteuses pollutions. J'ai employé inutilement, pendant trois ans, tous les secours de » la médecine pour un jeune homme qui s'étoit attiré, par cette infâme manœuvre, des » douleurs vagues, étonnantes et générales, » avec une sensation tantôt de chaleur, tantôt » d'un froid très-incommode par tout le corps, » mais sur-tout aux lombes. Dans la suite, ces » douleurs ayant un peu diminué, il sentoit un » si grand froid dans les cuisses et dans les » jambes, quoiqu'au tact ces parties parussent » conserver leur chaleur naturelle, qu'il se » chauffoit continuellement auprès du feu, » même pendant les plus grandes chaleurs de » l'été. J'admirai sur-tout, pendant tout ce » tems, un mouvement continuel de rota» tions des testicules dans le scrotum ; et le ma» lade éprouvoit dans les lombes la sensation » d'un mouvement semblable, qui lui étoit » très à charge (2) «. Ce détail nous laisse ignorer si ce malheureux termina sa vie au bout de

(1) De insensibil. pers. cap. ult.
(2) Aph. 586, t. II, p. 46.

trois ans, ou s'il continua à languir pendant quelque tems, ce qui est bien plus fâcheux : il n'y a cependant pas une troisième issue.

Kloekof, dans un très-bon ouvrage sur les maladies de l'esprit qui dépendent du corps, confirme, par ses observations, celle qu'on vient de lire. » Une trop grande dissipation de » semence affoiblit le ressort de toutes les par- » ties solides ; de là naissent la foiblesse, la » paresse, l'inertie, les phthisies, les consomp- » tions dorsales, l'engourdissement et la dé- » pravation des sens, la stupidité, la folie, les » évanouissemens, les convulsions (1) «.

Hoffman avoit déjà remarqué que les jeunes gens qui se livrent à l'infâme pratique de la masturbation, perdoient peu-à-peu toutes les facultés de leur âme, sur-tout la mémoire, et devenoient tout-à-fait inhabiles à l'étude (2).

Levis (3) décrit tous ces maux. Je ne transcrirai ici de son ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'âme. » Tous les maux qui naissent » des excès avec les femmes, suivent plus » promptement encore, et dans un âge tendre, » l'abominable pratique de la pollution de se- » mence, qu'il seroit difficile de peindre avec » des couleurs aussi affreuses qu'elle le mé- » rite : pratique à laquelle les jeunes gens

(1) De morb. anim. ab infirm. medul. cereb. p. 3.
(2) Oper. omn. fol. t. III, p. 295.
(3) A practical Essai upon the tables dorsalis, Lond. 1748, et troisième édit. 1758.

» livrent, sans connoître toute l'énormité du » crime, et tous les maux qui en sont les suites » physiques (1). L'âme se ressent de tous les » maux du corps, mais sur-tout de ceux qui » naissent de cette cause. La plus noire mélan- » colie, l'indifférence pour tous les plaisirs » (ne pourroit-on pas dire l'aversion?) l'im- » possibilité de prendre part à ce qui fait le » sujet de la conversation des compagnies dans » lesquelles ils se trouvent sans y être; le sen- » timent de leur propre misère, le désespoir » d'en être les artisans volontaires, la nécessité » de renoncer au bonheur du mariage, sont » les idées bourrelantes qui contraignent ces » malheureux à se séparer du monde, fort » heureux si elles ne les portent pas à terminer » eux-mêmes leur carrière » (2).

De nouvelles observations confirmeront plus bas la vérité de cet effrayant tableau. Celui qu'a fait STORCQ, dans le bel ouvrage qu'il a publié sur l'histoire et le traitement des maladies, n'est pas moins terrible; mais je renvoie à l'ouvrage même, dont aucun médecin ne peut se passer, ceux qui voudront le voir (3).

Avant que de passer aux observations qui m'ont été communiquées, je terminerai cette section par le beau morceau qui se trouve dans l'excellent ouvrage dont GAUBIUS a en-

(1) Ibid. pag. 12.
(2) Ibid. pag. 19.
(3) Medicus annuus, t. II, p. 215, etc.

richi la médecine. Non-seulement il peint les maux, mais il en indique les causes, avec cette force, cette vérité, cette sagacité et cette précision qui n'appartiennent qu'aux plus grands maîtres. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit.
» Immoderata seminis profusio, non solum
» utilissimi humoris jacturâ, sed ipso etiam
» motu convulsivo, quo emittitur, frequen-
» tiùs repetito, imprimis lædit. Etenim sum-
» mam voluptatem universalis excipit virium
» resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin
» enervet. Collatoria autem corporis quò magis
» emulgentur, eò plus humorum aliundè ad se
» trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis,
» reliquæ partes depauperantur. Inde ex ni-
» miâ venere, lassitudo, debilitas, immobili-
» tas, incessus de lumbis; encephali dolores,
» convulsiones sensuum omnium, maximè vi-
» sus, habitudo, cæcitas, fatuitas, circulatio
» febrilis, exsiccatio, macies, tabes et pul-
» monica et dorsalis effeminatio. Augentur hæc
» mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum
» in venerem pruritum, quem mens, non m[illegible]-
» nùs quàm corpus, tandem contrahit, quo[illegible]
» efficitur, ut et dormientes obscena phan[illegible]
» mata exerceant, et in tentiginem pro[illegible]æ
» partes quavis occasione impetum concipiant
» onerique et stimulo fit quamlibet exigua re-
» parati spermatis copia levissimo conatu, et

» vel fine hoc, de relaxatis loculis relapsura.
» Quocirca liquet, quare adolescentia florem
» adeò pessundet iste excessus (1) ».

SECTION II.

Observations communiquées.

Je ne suivrai d'autre ordre que celui des dates de réception. J'ai vu, me dit mon illustre ami Zimmermann, un homme de vingt-trois ans, qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes masturbations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes, il tomboit dans un accès d'épilepsie parfait. La même chose lui arrivoit après les masturbations, dont il ne s'abstenoit point, malgré les accidens, et tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé, il éprouvoit des douleurs très-fortes aux reins et autour du coccys. Cependant, ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque tems, je le guéris des pollutions, et j'espérai même de le guérir de l'épilepsie, dont les accès avoient déjà disparu. Il avoit repris les forces, l'appétit, le sommeil et une très-belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours

(1) Instituit. Pathologiæ Medicinalis; auctore H. D. Gaubio, Lug. Bat. 1758.

suivies d'une attaque, il eut enfin les accès dans les rues mêmes, et on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, et baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi, quand je lus cette observation : ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noient volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme-ci ? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute qu'il en connoît un autre qui est dans le même cas : j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même manière. J'ai connu, c'est encore ZIMMERMANN qui parle, un homme d'un très-beau génie, et d'un savoir presqu'universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, et dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade qui consulta BOERHAAVE (1), et que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à RAST le fils, célèbre médecin de Lyon, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpellier. Un jeune homme de Montpellier, étudiant en médecine, mourut par l'excès de ces sortes de débauches. L'idée de son crime avoit tellement frappé son esprit, qu'il mourut dans une espèce de désespoir, croyant

(1) Consult. Med. t. II, 36.

voir

voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville, âgé de six à sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'enleva bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consoloit, en disant qu'il iroit plutôt trouver son père, mort depuis quelques mois.

MIEGE, célèbre médecin de Basle, connu dans le monde savant par d'excellentes Dissertations, et à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre du professeur STEHELIN, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé quelques observations intéressantes et utiles. J'en réserve quelques-unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seront mieux placées : c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M. ***, âgé de quatorze à quinze ans, est mort de convulsions, et d'une espèce d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation ; il a été traité inutilement par les médecins les plus expérimentés de notre ville. Je connois aussi une jeune demoiselle de douze à treize ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attirée une consomption, avec le ventre gros et tendu, une perte blanche, et une incontinence d'urine. Quoique les re-

mèdes l'aient soulagée, elle languit toujours, et je crains des suites funestes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris, par le canal le plus respectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entière créance aux faits de la collection anglaise, et que cette raison, quelques calomnies, des obscénités, et la supposition d'un privilége impérial, avoient fait prohiber la traduction allemande dans l'Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à supprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage; mais quelques considérations m'ont engagé à le conserver sous la modification de cet avis. La première est que quelques-unes de ces raisons ne regardent que l'édition allemande. La seconde, que, quoiqu'il puisse s'y trouver quelques faits supposés, et que quelques-uns paroissent même porter ce caractère, il est cependant prouvé que le plus grand nombre n'est que trop vrai. Enfin, une troisième considération qui m'a décidé, c'est ce que je trouve dans la même lettre de STEHELIN. J'ai reçu, dit-il, une lettre de HOFFMANN de Maestricht, dans laquelle il me marque avoir vu un masturbateur qui s'étoit déjà attiré une

consomption dorsale, qu'il traita sans succès, et qui fut guéri par les remèdes de l'ONANIA, dont le docteur BEKKERS, à Londres, doit être l'auteur, et si bien guéri, qu'il est redevenu gros et gras, et qu'il a quatre enfans.

L'ONANIA anglais est un vrai chaos, l'ouvrage le plus indigeste qui se soit écrit depuis long-tems. On ne peut lire que les observations ; toutes les réflexions de l'auteur ne sont que des trivialités théologiques et morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades se plaignent : la vivacité, l'expression énergique de la douleur et du repentir qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, et qui ne peuvent point se trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits ; et les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres sans tour et sans style. Je rangerai sous six chefs les maux dont se plaignent les malades Anglais, en commençant par les plus fâcheux, ceux de l'âme.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent, la mémoire se perd, les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence ; ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur

conscience si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais sur-tout la vue et l'ouïe s'affoiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux.

2°. Les forces du corps manquent entièrement : l'accroissement de ceux qui se livrent à ces abominations avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continuel. Presque tous deviennent hypocondriaques ou hystériques, et sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuses maladies; tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matières calcaires. La toux, la fièvre lente, la consomption sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement.

4°. L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs, mais même de vraies pustules suppurantes sur le visage, dans le nez, sur la poi-

trine, sur les cuisses, des demangeaisons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades se plaignoit même d'excroissences charnues sur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection : chez d'autres, la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit et de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle, qui abat entièrement les forces, et dont la matière ressemble souvent, ou à une sanie fétide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les disuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très-douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-tems à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, et quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorrhoïdes ou d'un écoulement de matière fétide par le fondement. Cette dernière observation me rappelle le jeune

homme dont parle HOFFMANN, qui, après chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV.

Observations de l'Auteur.

LE tableau qu'offre ma première observation est terrible; j'en fus effrayé moi-même la première fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D****, horloger, avoit été sage, et avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans : à cette époque, il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation étoit toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connoissance, et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiroient fortement en arrière, pendant que le col se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an qu'il commença à sentir une grande foiblesse après chaque acte; cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier : son âme, déjà toute livrée à ces infamies, n'étoit plus capable d'au-

tres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage trop tard, le mal avoit déjà fait tant de progrès, qu'il ne pouvoit être guéri; et les parties génitales étoient devenues si irritables et si foibles, qu'il n'étoit plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procuroit sur-le-champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement sa foiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvoit auparavant que dans le tems de la consommation de l'acte, et qui cessoit en même-tems, étoit devenu habituel, et l'attaquoit souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que, pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvoit, dans toute la partie postérieure du col, des douleurs si violentes, qu'il poussoit ordinairement, non pas des cris, mais des hurlemens, et il lui étoit impossible, pendant tout ce tems-là, d'avaler rien de liquide ou de solide. Sa voix étoit devenue enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fût davantage dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ses forces; obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pen-

dant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servoit qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui; je trouvai moins un être vivant, qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presqu'incapable d'aucun mouvement. Il perdoit souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortoit continuellement de la bouche; attaqué de la diarrhée, il rendoit ses excrémens dans son lit, sans s'en apercevoir; le flux de semence étoit continuel; ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avoient plus la faculté de se mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite et fréquent; la respiration très-gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds, qui commençoient à être œdémateux. Le désordre de l'esprit n'étoit pas moindre; sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexions, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur, l'on avoit peine à reconnoitre qu'il avoit appartenu autrefois à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement, à l'aide des remèdes fortifians, à détruire ces violens accès spasmodiques,

spasmodiques, qui ne le rappeloit si cruellement au sentiment que par les douleurs : content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvoient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, œdémateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude, ne sont pas aussi cruellement punis ; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la variété des tempéramens, plusieurs circonstances étrangères occasionnent des différences considérables. Les maux que j'ai vus le plus souvent sont, 1°. Un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appétit ou par des appétits irréguliers ; chez les autres, par des douleurs vives, sur-tout dans le tems de la digestion, par des vomissemens habituels, qui résistent à tous les remèdes, tant que l'on reste dans ses mauvaises habitudes. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où résultent souvent des toux sèches, presque toujours des enrouemens, des foiblesses de voix, des essouflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relâchement total du genre nerveux.

Il n'est pas nécessaire de connoître beaucoup l'économie animale, pour sentir que ces trois causes peuvent produire toutes les

maladies de langueur, et l'expérience prouve qu'elles les produisent tous les jours. Les premiers accidens qui en résultent, dans les masturbateurs, sont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution considérable dans les forces, une pâleur plus ou moins considérable, quelquefois une légère jaunisse, mais continuelle; souvent des boutons, qui ne passent que pour faire place à d'autres, et se reproduire continuellement par tout le visage, mais sur-tout au front, aux tempes et près du nez; une maigreur considérable, une sensibilité étonnante aux changemens des saisons, sur-tout au froid, une langueur dans les yeux, un affoiblissement de la vue, une diminution considérable de toutes les facultés, sur-tout de la mémoire. » Je sens bien, » m'écrivoit un patient, que cette mauvaise » manœuvre m'a diminué la force des facul» tés, et sur-tout la mémoire (1) ». Qu'il me soit permis d'insérer ici les fragmens de quelques lettres, qui, réunis, formeront un tableau assez complet des désordres physiques que produit la masturbation, et dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêcha de faire usage dans la première édition de cet ouvrage. » J'eus le malheur, comme bien d'au» tres jeunes gens (c'est dans l'âge mûr qu'il » m'écrit), de me laisser aller à une habi-

(1) En date du 15 septembre 1755.

» tude aussi pernicieuse pour le corps que
» pour l'âme ; l'âge, aidé de la raison, a
» corrigé depuis quelque tems ce misérable
» penchant : mais le mal est fait. A l'affec-
» tion et sensibilité extraordinaire du genre
» nerveux, et aux accidens qu'elle occasionne,
» se joignent une foiblesse, un malaise, un
» ennui, une détresse qui semblent m'assié-
» ger comme à l'envi ; je suis miné par une
» perte de semence presque continuelle ; mon
» visage devient presque cadavéreux, tant il
» est pâle et plombé. La foiblesse de mon
» corps rend tous mes mouvemens difficiles ;
» celle de mes jambes est souvent telle, que
» j'ai beaucoup de peine à me tenir debout,
» et que je n'ose pas me hasarder à sortir de
» ma chambre. Les digestions se font si mal,
» que la nourriture se présente aussi en na-
» ture, trois ou quatre heures après l'avoir
» prise, que si je ne venois que de la mettre
» dans mon estomac. Ma poitrine se remplit
» de phlegmes, dont la présence me jette dans
» un état d'angoisse, et l'expectoration, dans
» un état d'épuisement. Voilà un tableau rac-
» courci de mes misères, qui sont encore
» augmentées par la triste certitude que j'ai
» acquise, que le jour qui suit sera encore
» plus fâcheux que le précédent ; en un mot,
» je ne crois pas que jamais créature humaine
» ait été affligée de tant de maux que je le
» suis. Sans un secours particulier de la pro-

» vidence, j'aurois bien de la peine à sup-
» porter un fardeau si pesant «.

Je lus en frémissant, dans la lettre d'un autre malade, ces mots terribles, qui me rappellèrent ceux de l'ONANIA. » Si la reli-
» gion ne me retenoit pas, j'aurois déjà ter-
» miné une vie d'autant plus cruelle, qu'elle
» l'est par ma propre faute «. Il n'est point au monde, en effet, d'état pire que celui de l'angoisse : la douleur n'est rien en comparaison, et quand elle se joint à une foule d'autres maux, il n'est point étonnant qu'un malade désire la mort comme son plus grand bien, et regarde la vie comme un malheur réel, si l'on peut appeller vie un état aussi triste.

Vivere quum nequeam, sit mihi posse mori;
Dulce mori miseris, sed mors optata recidit. *M.*

La description suivante est plus courte, et moins terrible. » J'ai eu le malheur, dès ma
» tendre jeunesse, je crois entre huit et dix
» ans, de contracter cette pernicieuse habi-
» tude, qui, de bonne heure, a ruiné mon
» tempérament; mais sur-tout, depuis quel-
» ques années, je suis dans un accablement
» extraordinaire; j'ai les nerfs extrêmement
» foibles; mes mains sont sans forces, tou-
» jours tremblantes, et dans une sueur con-
» tinuelle; j'ai de violens maux d'estomac,
» des douleurs dans les bras, dans les jam-

» bes, quelquefois aux reins et à la poitrine, » souvent de la toux : mes yeux sont toujours » foibles et cassés ; mon appétit est dévorant, » et cependant je maigris beaucoup, et j'ai » tous les jours plus mauvais visage «. L'on verra, dans la section du traitement, le succès des remèdes dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure du premier, à cause de sa longueur. » La nature, écrivoit un troisième, » m'ouvrit les yeux sur la cause de la langueur dans laquelle je me trouvois, et sur » le danger de l'abîme où je me précipitois, » soit par des boutons ou vessies qui survenoient à la partie qui servoit d'instrument » à mon crime, soit aussi par la foiblesse que » j'éprouvois au milieu du crime même, et » qui ne me permettoit pas de douter quelle » étoit sa cause «.

Je pourrois ajouter ici un grand nombre de relations de maladies pour lesquelles j'ai été consulté depuis la seconde édition de cet ouvrage ; mais ce seroient des répétitions inutiles, et je me borne à deux ou trois des plus récentes.

Un homme, qui est dans la fleur de son âge, m'écrivoit, il n'y a que peu de jours : » J'ai contracté fort jeune une affreuse coutume, qui a ruiné ma santé ; je suis accablé d'embarras et de tournoiemens de tête, » qui m'ont fait craindre l'apoplexie, et pour » lesquels on m'a saigné ; mais on s'aperçut

» d'abord que l'on avoit eu tort. J'ai la poi-
» trine serrée, et par conséquent la respira-
» tion gênée; j'ai fréquemment des douleurs
» d'estomac, et je souffre successivement pres-
» que par tout le corps; je suis tout le jour
» assoupi et inquiet : pendant la nuit, mon
» sommeil est troublé et agité, et il ne me
» répare point; j'ai souvent des démangeai-
» sons, je suis pâle, j'ai les yeux affoiblis et
» douloureux, le teint jaune, la bouche mau-
» vaise, etc. «

» Je ne puis faire, m'écrivoit un second,
» deux cents pas sans me reposer; ma foiblesse
» est extrême : j'ai des douleurs continuelles
» dans tout le corps, mais sur-tout dans les
» épaules; je souffre beaucoup des maux de
» poitrine; j'ai conservé de l'appétit, mais
» c'est un malheur, puisque j'ai des douleurs
» d'estomac dès que j'ai mangé, et que je rends
» tout ce que je mange : si je lis une page ou
» deux, mes yeux se remplissent de larmes,
» et me font souffrir; j'ai souvent des soupirs
» très-involontaires. *Filo xylino flaccidius*
» *veretrum, omnisque erectionis impo-*
» *tens, semen quidem, manu sollicita-*
» *tum, effluere finit, nequaquam vero*
» *ejaculat; adeo cœterum imminutum et*
» *retractum ut oculi de sexu vix judicare*
» *possint* «. L'on trouvera les détails et les
succès du traitement dans la suite de cet ou-
vrage; je les donnerai, parce que c'est le plus

affoibli, et le plus docile des malades que j'aie vus.

Un troisième, qui s'étoit livré à cette horrible manœuvre, dès l'âge de douze ans, paroissoit plus attaqué dans les facultés intellectuelles que dans la santé corporelle. » Je sens » ma chaleur diminuer sensiblement ; le sen- » timent est considérablement émoussé chez » moi, le feu de l'imagination extrêmement ra- » lenti, le sentiment de l'existence infiniment » moins vif ; tout ce qui passe à présent me » paroît presque un songe ; j'ai plus de peine » à concevoir, et moins de présence d'esprit ; » en un mot, je me sens dépérir, quoique je » conserve du sommeil, de l'appétit, et assez » bon visage «.

Une suite qui n'est pas rare, c'est l'hypocondrialgie ; et, si les hypocondriaques se livrent à cette pratique, elle empire tous les accidens du mal, et le rend totalement incurable. J'ai vu les inquiétudes, les agitations, les anxiétés les plus cruelles, être l'effet de ces deux causes réunies ; et des observations réitérées m'ont prouvé que, dans les hypocondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès. Le cerveau affoibli par cette double cause, perd successivement toutes ses facultés, et les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de frénésie. Les

Mémoires des curieux de la nature parlent d'un homme mélancolique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchoit quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, et qui, s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs dans les premiers jours de son second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner (1).

JAKIN nous a conservé, dans ses Commentaires sur RHAZES, l'histoire d'un mélancolique, que des excès dans le même genre jettèrent dans une consomption accompagnée de manie, qui le tuèrent en peu de jours (2).

L'on sait que les paroxysmes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur séminale, laissent plus d'épuisement encore, et sur-tout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets, et c'est à cette cause que VAN SWIETEN attribue le grand accablement dans lequel les malades tombent, si les accès sont fréquens (3). DIDIER avoit connu un marchand de Montpellier, qui ne sacrifioit jamais à Vénus sans avoir, aussitôt après, une attaque d'épilepsie (4).

GALIEN rapporte une observation sem-

(1) Decur. 2 ann. 4, obs. 166, p. 227.
(2) SCHENCKIUS, l. I. obs. 2. De maniâ, p. 152.
(3) Parag. 1077, t. 3, p. 429.
(4) Quest. Medic. an epilepsis mercurius vitæ.

blable (1), et HENRI VAN HEERS témoigne la même chose (2). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi-même. VAN SWIETEN a connu un épileptique qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses noces (3). HOFMAN connoissoit une femme très-lubrique, qui avoit le plus souvent un accès d'épilepsie après chaque acte vénérien. L'on peut placer ici ce que dit BOERHAAVE, dans son *Traité des maladies des nerfs*, que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à la mort. Il rapporte l'exemple d'une femme qui tomboit, à chaque coït, dans une syncope assez longue, et celui d'un homme qui mourut dans le premier coït; la force du spasme l'avoit jeté sur-le-champ dans une paralysie totale (4): et je trouve, dans l'excellent ouvrage dont SAUVAGES vient d'enrichir la médecine, l'observation très-singulière, et peut-être unique, d'un homme qui, au milieu de l'acte, étoit attaqué (et le mal a duré douze ans) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps, avec perte de sentiment et de connoissance. » Ita ut illum » præ oneris impotentiâ, in alteram lecti par» tem excutere cogeretur uxor, et evacuatio » spermatis lenta flaccidoque veretro demum » succedebat, remittente corporis rigidita-

(1) De locis affectis, l. V, c. VI.
(2) Observationes Medicæ oppidò raræ, obs. 18.
(3) Parag. 1075, tom. 3, p. 412.
(4) De morb. nerv. p. 462.

» te (1) «. Je connois plusieurs faits analogues; DE HALLER en a indiqué un grand nombre dans ses Remarques sur les *Instituts* de BOERHAAVE (2), et l'on en trouve plusieurs autres chez les observateurs.

L'on a vu plus haut que la masturbation procuroit l'épilepsie, et cela arrive plus souvent peut-être qu'on ne le croit : est-il étonnant que ces actes rappellent les accès, comme je l'ai vu plus d'une fois, dans ceux qui y sont déjà sujets ? est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable ?

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle BOERHAAVE, est un des symptômes les plus rares ; je ne l'avois vue qu'une fois, quand on imprima la dernière édition de cet ouvrage, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé par une roideur du col et de l'épine ; il gagna successivement tous les membres, et je vis cet infortuné jeune-homme, quelque temps avant sa mort, ne pouvant avoir d'autre situation que d'être couché à la renverse dans un lit, sans pouvoir remuer ni les pieds, ni les mains, incapable de tout autre mouvement, et réduit à ne prendre d'alimens que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche ; il vécut quelques semaines dans ce

(1) Nosologia methodica, seu classes morborum, t. 5, p. 230.

(2) Ad parag. 658, n. f. * t. 5, p. 446.

triste état, et mourut, ou plutôt s'éteignit, presque sans souffrance.

J'ai vu depuis un autre exemple terrible de cette rigidité totale et mortelle, qui mérite bien d'être rapporté. Je fus demandé, le 10 février 1760, pour voir à la campagne un homme de quarante ans qui avoit été très-fort et très-robuste, mais qui avoit fait beaucoup d'excès en femmes et en vin, et qui s'étoit souvent exercé à ce qu'on appelle des tours de force. Son mal avoit commencé, il y avoit plusieurs mois, par une foiblesse dans les jambes, qui le faisoit chanceler en marchant, comme s'il avoit trop bu; il tomboit quelquefois, même en se promenant dans la plaine; il ne pouvoit descendre les degrés qu'avec beaucoup de peine, et il n'osoit presque plus sortir de son appartement. Ses mains trembloient beaucoup. Il ne pouvoit écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivoit très-mal; mais il dictoit aisément, quoique sa langue, qui n'avoit jamais eu une bien grande volubilité, commençât à en avoir un peu moins. Sa mémoire le servoit bien, et la seule chose qui pût faire soupçonner quelque lésion dans les facultés, c'est qu'il étoit moins attentif au jeu de dames, et que sa physionomie étoit assez changée; il avoit de l'appétit, et il dormoit, mais il avoit un peu de peine à se tourner dans le lit.

Il me parut que les excès en femmes et en

vin étoient la cause première du mal, et je pensois que les tours de force qu'il avoit souvent faits, pouvoient être la cause de ce que les muscles étoient plus particulièrement attaqués. La saison étoit peu favorable aux remèdes; mais il falloit cependant chercher à arrêter les progrès du mal; je lui conseillai des frictions sur tout le corps avec de la flanelle, et quelques fortifians; je me proposois d'en augmenter les doses, et de leur joindre l'usage du bain froid dans le commencement de l'été. Au bout de quelques semaines le tremblement des mains paroissoit un peu diminué. Il y eut une consultation au mois d'avril: on attribua le mal à ce que le malade avoit écrit pendant quelques mois, il y avoit deux ans, dans une chambre nouvellement recrépie: on employa des bains tièdes, des frictions graisseuses, des poudres qu'on dit être diaphorétiques et anti-spasmodiques; il ne survint aucun changement. Au mois de juin, une seconde consultation décida qu'il iroit prendre les eaux de Leuk en Valais: au retour il avoit plus de tremblement et plus de roideur. Depuis lors (septembre 1760, jusqu'au mois de janvier 1764), je ne l'ai revu que trois ou quatre fois. En 1762, sur la foi de je ne sais quelle annonce, il fit venir de Francfort les remèdes de l'Onania, qui n'opérèrent rien. Il en prit, l'année dernière, d'un médecin étranger avec aussi peu de succès. Le mal a fait, dès le com-

mencement, des progrès lents, mais journaliers; et plusieurs mois avant sa mort, il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes; il ne pouvoit plus remuer seul les bras ni les mains; l'embarras de la langue augmenta, et il perdit tellement la voix, qu'on ne pouvoit l'entendre qu'avec beaucoup de peine; les muscles extenseurs de la tête la laissoient continuellement tomber sur la poitrine; il avoit toujours de l'inquiétude dans les reins; le sommeil et l'appétit diminuèrent successivement: les derniers mois de sa vie, il avoit beaucoup de peine à avaler; depuis Noël il survint de l'oppression, avec une fièvre irrégulière, les yeux s'éteignirent singulièrement: il passoit, quand je le revis, au mois de janvier, tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil, penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine, ayant toujours une personne debout auprès de lui, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à l'alimenter, à lui donner du tabac, à le moucher, et à écouter attentivement tout ce qu'il disoit. Les derniers jours de sa vie il étoit réduit à prononcer lettre par lettre, et on les écrivoit à mesure qu'il les prononçoit. Voyant que je ne lui donnois aucune espérance, et que je n'employois que quelques lénitifs pour l'oppression et la fièvre, pressé par le désir de vivre, il fit à un de ses amis, pour venir me la faire tout

de suite, la confidence de la cause à laquelle il attribuoit tous ses maux, en lui avouant que c'étoit la masturbation; qu'il avoit commencé cette infamie il y avoit plusieurs années; qu'il l'avoit continuée aussi long-tems qu'il l'avoit pu, et qu'il avoit senti croître ses maux à mesure qu'il s'y livroit. Il me confirma cet aveu quelques jours après, et c'est ce qui l'avoit déjà déterminé à employer les remèdes de l'Onania.

L'excès dans les plaisirs de l'amour ne produit pas seulement des maladies de langueur; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, et toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cause; il produit très-aisément la malignité, qui n'est, selon moi, que le défaut de forces dans la nature. HYPOCRATE nous a déjà laissé, dans ses histoires des maladies épidémiques, l'observation d'un jeune homme qui, après des excès vénériens et vineux, fut attaqué d'une fièvre accompagnée des symptômes les plus fâcheux, les plus irréguliers, et enfin mortelle (1).

Tout ce que HOFFMANN dit sur cette matière, mérite d'être rapporté. Après avoir parlé du danger des plaisirs de l'amour pour les blessés, il examine celui que courent les personnes qui ont la fièvre en s'y livrant, et il commence par citer une observation de

(1) Epid. l. III. sect. 3, æg. 16. Foës. p. 1117.

FABRICE DE HILDEN, qui dit qu'un homme ayant eu commerce avec une femme, le dixième jour d'une pleurésie qui avoit été terminée le septième par des sueurs abondantes, fut attaqué par une forte fièvre et un tremblement considérable, et mourut le treizième jour. Il donne ensuite l'histoire d'un homme de cinquante ans, goutteux, et livré aux femmes et au vin, qui, dans les premiers jours de la convalescence d'une fausse pleurésie, fut attaqué, immédiatement après le coït, d'un tremblement général, avec une rougeur excessive au visage, la fièvre, et tous les symptômes de la maladie dont il relevoit, mais beaucoup plus violemment que la première fois, et il fut dans un bien plus grand danger. Il parle d'un homme qui ne se livroit jamais à des excès vénériens sans avoir une fièvre d'accès pendant plusieurs jours. Il finit par une observation de BARTHOLIN, qui vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses noces, après des excès conjugaux, d'une fièvre aiguë, avec un grand abattement, des défaillances, des soulèvemens d'estomac, une soif immodérée, des rêveries, l'insomnie, beaucoup d'inquiétudes : il guérit par le repos et quelques fortifians (1).

N. CHESNEAU vit deux jeunes mariés attaqués, la première semaine de leurs noces,

(1) De morb. ex nim. vener. parag. 20, 21.

d'une violente fièvre continue, avec une rougeur et un gonflement considérable du visage ; l'un des deux avoit une violente douleur au croupion : ils périrent l'un et l'autre au bout de peu de jours (1).

VANDERMONDE décrit une fièvre produite par la même cause, qui fut aussi très-longue, et accompagnée des accidens les plus effrayans, mais dont l'issue fut plus heureuse que dans le malade d'HYPOCRATE. Je ne rapporterai pas ici la description qu'il en donne, parce qu'elle est un peu longue ; mais je conseille aux médecins de la lire dans l'ouvrage même, qui, aujourd'hui, se trouve partout. Je parlerai plus bas du traitement. DE SAUVAGES peint cette maladie sous le nom de *fièvre ardente des épuisés* ; le pouls est tantôt fort et plein, tantôt foible et petit ; les urines sont rouges, la peau sèche et chaude, la soif considérable ; ils ont des nausées, et ne peuvent point dormir (2).

J'ai vu, en 1761 et 1762, deux jeunes hommes très-sains, très-forts, très-vigoureux, qui furent attaqués, l'un le lendemain, l'autre la seconde nuit de leurs noces, sans aucun frisson, d'une fièvre très-forte, avec le pouls vite et dur, des rêveries, beaucoup de légers mouvemens convulsifs, une inquiétude insoute-

(1) Nic. CHESNEAU, Observ. medic. lib. quinq. l. V, obs. 36, 37.

(2) Nosolog. t. 2, p. 262.

nable,

nable, et la peau très-sèche; le second avoit beaucoup d'altération et beaucoup de peine à uriner. Je pensai d'abord que l'excès du vin pouvoit aussi avoir quelque part à ces accidens; mais je fus pleinement dissuadé, au moins pour le second. Ils furent guéris l'un et l'autre au bout de deux jours; circonstance qui, jointe à l'époque de la maladie et à ses caractères, ne laisse aucun doute sur sa cause.

De tristes observations m'ont appris que les maladies aiguës dans les masturbations, étoient très-dangereuses; leur marche est ordinairement irrégulière, leurs symptômes bizarres, leurs périodes dérangées, l'on ne trouve point de ressources dans le tempérament, l'art est obligé de tout faire; et, comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plutôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne tombe dans quelque maladie chronique; et je vois que FONSECA avoit déjà averti de ce danger. Plusieurs jeunes gens, dit-il, même très-robustes, sont attaqués, après des excès avec des femmes dans une même nuit, ou d'une fièvre aiguë qui les tue, ou ils tombent dans des maladies fâcheuses, dont ils ont beaucoup de peine à guérir; car, quand le corps est affoibli par des excès vénériens, s'il est

attaqué par quelque maladie aiguë, il n'y a point de remède (1).

Un jeune garçon, qui n'avoit pas encore seize ans, s'étoit livré à la masturbation avec tant de fureur, qu'enfin, au lieu de sperme, il n'avoit amené que du sang, dont la sortie fut bientôt suivie de douleurs excessives, et d'une inflammation de tous les organes de la génération. Me trouvant par hasard à la campagne, on me consulta; j'ordonnai des cataplasmes extrêmemens émoliens, qui produisirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis qu'il étoit mort peu de tems après de la petite-vérole, et je ne doute point que les atteintes qu'il avoit portées à son tempérament, par ses infâmes fureurs, n'aient beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont souvent occasion de traiter le mal vénérien, savent que, dans les sujets usés par la fréquence des débauches, il devient fréquemment mortel. J'ai vu les plus affreux spectacles en ce genre.

(1) De sanitate tuenda, p. 110.

SECTION V.

Suite de la masturbation chez les femmes.

Les observations précédentes paroissent toutes, si l'on en excepte celle de Stehelin, regarder principalement les hommes : ce seroit traiter incomplètement cette matière, que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carrière de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers ; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, et que tous les jours les femmes livrées à cette luxure périssent misérablement ses victimes. L'Onania anglais est rempli d'aveux qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur et de compassion ; le mal paroît même avoir plus d'activité dans le sexe, que chez les hommes. Outre tous les symptômes que j'ai déjà rapportés, les femmes sont plus particulièrement exposées à des accès d'hystérie ou de vapeurs affreux ; à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac et du dos, à de vives douleurs de nez, à des pertes blanches, dont l'âcreté est une source continuelle de douleurs les plus cuisantes ; à des chûtes, à des ulcérations de matrice, et à toutes les infirmités que ces deux maux entraînent ; à des prolongemens et à des dartres du clitoris, à des

fureurs utérines, qui, leur enlevant à la fois la pudeur et la raison, les mettent au niveau des brutes les plus lascives, jusqu'à ce qu'une mort désespérée les arrache aux douleurs et à l'infamie.

Le visage, ce miroir fidèle de l'état de l'âme et du corps, est le premier à nous faire apercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint et le coloris, dont la réunion forme cet air de jeunesse, qui seul peut tenir lieu de beauté, et sans lequel la beauté ne produit plus d'autre impression que celle d'une admiration froide; l'embonpoint, dis-je, et le coloris disparoissent les premiers; la maigreur, le plombé du teint, la rudesse de la peau leur succèdent immédiatement; les yeux perdent leur éclat, se ternissent et peignent, par leur langueur, celle de toute la machine; les lèvres perdent leur vermillon, les dents leur blancheur, et enfin, il n'est pas rare que la figure reçoive un échec considérable par la déformation totale de la taille.

Le Rachitis, ce qu'on appelle communément la *nouûre*, n'est pas une maladie qui, comme l'a écrit le grand Boerhaave, n'attaque jamais depuis l'âge de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, mais sur-tout parmi les femmes, qui, après avoir été bien faits jusqu'à 8, 10, 12, 14, même 16 ans, tombent peu-à-peu dans un dérangement de la taille

par la courbure de l'épine; et le désordre devient quelquefois très-considérable. Ce n'est pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumération des causes qui la produisent. HYPOCRATE en a déjà indiqué deux (1). J'aurai peut-être occasion de communiquer, dans un autre ouvrage, ce que plusieurs observations m'ont appris là-dessus; mais ce que je dois dire ici, c'est que parmi ces causes, la masturbation occupe un des premiers rangs.

HOFFMANN avoit déjà dit que les jeunes gens qui se livrent aux plaisirs de l'amour, avant que d'avoir fait leur crûe, maigrissoient et décroissoient au lieu de croître (2); et l'on sent qu'une cause qui peut empêcher l'accroissement, doit à plus forte raison en troubler l'ordre, et produire ces inégalités dans sa marche, qui contribuent à la maladie dont je parle.

Un symptôme commun aux deux sexes, et que je place dans cet article, parce qu'il est plus fréquent chez les femmes, c'est l'indifférence que cette infamie laisse pour les plaisirs légitimes de l'hymen, lors même que les désirs et les forces ne sont pas éteints : indifférence qui non-seulement fait bien des célibataires, mais qui souvent poursuit jusques

(1) Aphor. sect. 6, 46.

(2) De ætate conjugio opportunâ, parag. 10, supplem. secund. p. 340. Toute cette dissertation mérite d'être lue, quoiqu'elle pût être mieux faite.

dans le lit nuptial. Une femme avoue, dans la collection du docteur Bekkers, que cette manœuvre a pris tant d'empire sur ses sens, qu'elle déteste les moyens légitimes d'amortir l'aiguillon de la chair. Je connois un homme qui, instruit de ces abominations par son précepteur, éprouva le même dégoût dans les commencemens de son mariage; et l'angoisse de cette situation, jointe à l'épuisement dû à ses manœuvres, le jeta dans une profonde mélancolie, qui céda cependant à l'usage des remèdes nervins et fortifians.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les pères et les mères à réfléchir sur l'occasion du malheur de ce dernier malade, et il en est plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le soin important de former l'esprit et le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, et de ceux qui, n'étant destinés qu'à développer leurs talens corporels, sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, et des domestiques qu'on engage souvent, sans s'informer s'ils en ont? Le jeune enfant dont j'ai parlé d'après Rast, fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante : la collection anglaise est pleine d'exemples pareils; et je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes, perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure. Il est,

dans cette espèce de culture, des jardiniers des deux sexes. Quels remèdes, me dira-t-on, à ces maux? La réponse sort de ma sphère, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, et veiller sur lui et sur son élève avec cette vigilance qui, dans un père de famille attentif et éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison; de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux, et qui est toujours possible, quand on veut fortement l'avoir :

Docuit enim fabula dominum videre plurimum in rebus suis. PHÆD.

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les maîtres suspects, empêcher tout commerce avec les domestiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille, âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très-bonne santé, tomba dans une foiblesse étonnante; ses forces diminuoient journellement; elle étoit tout le jour accablée par l'assoupissement, et la nuit par l'insomnie; elle n'avoit plus d'appétit, et une enflure œdémateuse s'étoit répandue par tout le corps. Elle consulta un habile chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avoit point de dérangement dans les règles, soupçonna la masturbation. L'effet que produisit sa première question, lui confirma la justesse de son soupçon, et l'aveu de la

malade le changea en certitude; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation et quelques remèdes ont arrêté, en très-peu de jours, les progrès du mal, et produit même quelqu'amendement.

Outre la masturbation ou la souillure manuelle, il est une autre souillure qu'on pourroit appeler *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde *Sapho*,

Lesbides, infamem quæ me fecistis, amatæ;

et qui, trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des épigrammes et des satyres de ce siècle :

Leonum ancillas posita Laufella corona
Provocat, et tollit pendentis præmia coxæ.
Ipsa Medullina frictum trissantis adorat.
Palmam inter dominas virtus natalibus æquat (1).

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi-ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire, pendant bien des siècles, à la chimère des hermaphrodites. La taille surnaturelle d'une partie très-petite à l'ordinaire, et sur laquelle *Tronchin* a donné une savante dissertation, opère tout le miracle, et l'abus odieux de cette partie, tout le mal. Glorieuses, peut-être, de cette espèce de ressemblance, il s'est trouvé

(1) JUVEN. Sat. 6, v. 321.

de

de ces femmes imparfaites qui se sont emparées des fonctions viriles (1). Le danger n'est cependant pas moindre que dans les autres moyens de souillures; les suites en sont également affreuses. Toutes ces routes mènent à l'épuisement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus d'attention, qu'il est fréquent de nos jours, et qu'il seroit aisé de trouver plus d'une Laufella et d'une Medullina, qui, comme ces Romaines, estiment assez les dons de la nature pour croire qu'ils doivent faire disparoître les différences arbitraires de la naissance.

L'on a vu souvent des femmes aimer des filles, avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, et concevoir même la jalousie la plus vive contre ceux qui paroissoient avoir de l'affection pour elles.

Il est tems de finir de si tristes détails; je me lasse de peindre les turpitudes et les misères de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me restent trouveront naturellement leur place ailleurs, et je passe à l'examen des causes, après cette observation générale; c'est que les

(1) Illas dixit Græcia TRIBADES, Gallis dicuntur RIBAUDES : monstrum quotidie nascens, et cui eo : confidentiùs sese tradunt puellæ, quod abest fœcunditas, et ut dixit JUVENALIS :

Quod abortivo non est opus.

jeunes gens nés avec une constitution foible ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter que ceux qui sont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment; tous ne l'éprouvent pas également sévère. Ceux sur-tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternelles, qui sont menacés de la goutte, du calcul, de l'étisie, des écrouelles, qui ont eu quelques atteintes de toux, d'asthme, de crachemens de sang, de migraines, d'épilepsie, qui ont du penchant à cette espèce de nouûre dont j'ai parlé plus haut : tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimement persuadés que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur constitution, hâte à coup sûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus fâcheux, et les jettera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieillesse la plus languissante.

Tartareas vivum constat inire vias.

ARTICLE II.

Les Causes.

SECTION VI.

Importance de la liqueur séminale

COMMENT une trop grande émission de semence produit-elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut réduire ces causes à deux, la privation de cette liqueur, et les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la séparent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette séparation, les observations sur ses qualités sensibles, seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit ici que de prouver son utilité par les témoignages des médecins les plus respectables, j'en ai déjà rapporté quelques-uns, et de déterminer ses effets sur le corps. La Section suivante sera destinée à l'examen des effets que doivent produire les circonstances qui accompagnent l'émission.

HYPOCRATE a cru qu'elle se séparoit de tout le corps, mais sur-tout de la tête. La semence

de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. Il y a des veines et des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies et échauffées, elles éprouvent un prurit, qui, se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur et de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux et de plus balsamique, et cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moelle de l'épine aux organes génitaux (1). GALIEN adopte ces idées. » Cette humeur, dit-il, n'est que la » partie la plus subtile de toutes les autres; » elle a ses veines, ses nerfs qui la portent » de tout le corps aux testicules (2). En per» dant la semence, dit-il ailleurs, on perd en » même-tems l'esprit vital; ainsi il n'est point » étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, » puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus » pur (3). « Le même auteur nous a conservé, dans son *Histoire de la Philosophie*, les

(1) De Genitura, Foës. p. 231.

(2) De Spermate, l. I, c. I, tom. 8, p. 135.

(3) De Semine, l. I, c. XXV, t. I, p. 1281.

opinions des différens philosophes anciens sur ce sujet : qu'on me permette de les rapporter ici. ARISTOTE, dont les ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoîtra le prix des observations, le mérite et la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carrière, l'appelle *l'excrement du dernier aliment* (ce qui signifie, en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens), *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit.* PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur.* ALCMÆON son élève, physicien et médecin distingué, l'un des premiers qui aient connu l'importance de disséquer les animaux, et celui des philosophes païens qui paroît avoir eu les idées les plus vraies de la nature de l'âme ; ALCMÆON, dis-je, la regardoit comme *une portion du cerveau*, et il n'y a que deux ou trois ans qu'un médecin célèbre a adopté et amplifié ce système : il indique les passages par lesquels le cerveau va aux testicules, qu'il regarde comme des ganglions, et non pas comme des glandes, et c'est par la dissipation du cerveau qu'il explique tous les phénomènes de l'épuisement vénérien.

PLATON envisageoit cette liqueur comme *un écoulement de la moelle de l'épine.* DÉMOCRITE pensoit comme HYPOCRATE et GALIEN. ÉPICURE, cet homme respectable, qui a connu mieux que personne, que l'homme

n'étoit heureux que par les plaisirs, mais qui en même-tems a fixé ces plaisirs par des règles que le héros chrétien ne désavoueroit pas ; ÉPICURE, dont la doctrine a été si cruellement défigurée et dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connue que par leur canal, s'y sont laissés surprendre, et ont pris pour un débauché, dit Fénélon, un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées ; j'ajouterai, dont les principes sont la censure la plus sévère des dogmes de ces prétendus sectateurs modernes, qui ne connoissant de lui que son nom, en abusent indignement pour autoriser des systèmes d'infamie qu'il abhorroit, et dont les sages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on déshonore la mémoire, si tant est que des gens perdus puissent déshonorer quelqu'un ; ÉPICURE, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'âme et du corps*, et fondoit sur cette idée les préceptes qu'il donnoit de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé : est-elle analogue à quelqu'autre humeur ? est-elle la même que ce liquide qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine ani-

male, et dont la dépravation produit une infinité de maux si fréquens et si bizarres? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoître intimement la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, et nous n'avons à proposer que d'ingénieuses et de probables conjectures.

» L'on comprend aisément, dit HOFFMANN, » comment il y a un rapport si étroit entre le » cerveau et les testicules, puisque ces deux » organes séparent du sang la lymphe la plus » subtile et la plus exquise, qui est destinée » à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de » l'âme. Aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne » détruise pas les forces de l'âme et du » corps (1). Le liquide séminal, dit-il ailleurs, se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les » nerfs du corps : il paroît être de la même » nature; de là vient que plus on en dissipe, » moins il se sépare de ces esprits «. GORTER est dans la même idée : » Le sperme est la » plus parfaite et la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le résultat de toutes les digestions; son intime » rapport avec les esprits animaux, prouve

(1) Même endroit, Cas. 102, p. 293.

» que, comme eux, elle tire son origine des
» humeurs les plus parfaites (1) «. En un mot, il paroît par ces témoignages, et par une foule d'autres qu'il seroit difficile de citer, que c'est une liqueur extrêmement importante, qu'on pourroit appeler *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut-être, *l'esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles, et, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est séparée des autres, qu'elle est déposée dans ses réservoirs, de quel usage peut-elle être au corps? L'on accorde qu'une trop grande évacuation des humeurs, qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par-là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe, etc. doit affoiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord que des exemples semblables, et trop fréquens pour n'être pas généralement connus, auroient dû prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vu qu'une évacuation de lait, pour me

(1) De perspic. insensibili, c. XVII, parag. 5, p. 219. En 1720, le docteur G. A. JACQUES soutint à Paris une thèse sur cette question : *An humorum praestantior semen?* et, suivant l'usage, il répondit affirmativement.

borner à celle-ci, quoique médiocre et peu longue, affoiblit à un point dont les influences se font quelquefois ressentir pendant le reste de la vie, une nourrice dont la santé n'est pas vigoureuse, et que la plus robuste succombe au bout d'un certain terme. La raison en est sensible : en vidant trop souvent les réservoirs destinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une suite nécessaire des lois de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette sécrétion devient excessive ; toutes les autres en souffrent, sur-tout la nutrition, qui n'est qu'une espèce de sécrétion ; l'animal languit et s'affoiblit. Mais, en second lieu, il y a pour la semence une réponse qui n'a pas lieu pour le lait : le lait est une liqueur simplement nutritive, dont la trop grande sécrétion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs : la semence est une liqueur active dont la présence produit des effets nécessaires au jeu des organes, qui cesse si on l'évacue ; une liqueur, par-là même, dont l'émission superflue nuit par un double endroit. Je m'explique : il est des humeurs, telles sont la sueur et la transpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles sont séparées des autres humeurs, et expulsées des vaisseaux de la circulation. Il en est d'autres, telle est l'urine, qui après cette séparation et cette expulsion, sont retenues pendant un certain tems dans des

réservoirs destinés à cela, et dont elles ne sortent que quand elles sont en assez grande quantité pour exciter sur ces réservoirs une irritation qui les force mécaniquement à se vider. Il en est de troisièmes, qui sont séparées et retenues, comme les secondes, dans des réservoirs, non point dans la vue d'être, du moins entièrement, évacuées, mais pour acquérir, dans ces réservoirs, une perfection qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la masse des humeurs. Telle est, entre plusieurs autres, la liqueur génitale. Séparée dans les testicules, elle passe de là par un canal assez long, dans les vésicules séminales, et est constamment repompée par les vaisseaux absorbans, et, de proche en proche, rendue à la masse totale des humeurs. C'est une vérité que l'on démontre par bien des preuves : une seule suffit. Dans un homme sain, la séparation de cette liqueur se fait continuellement dans les testicules ; elle se rend dans ses réservoirs, dont l'étendue est très-bornée, et ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui se sépare dans un jour : cependant il est des hommes continens, qui n'en évacuent point pendant des années entières. Que deviendroit-elle, si elle ne rentroit pas continuellement dans les vaisseaux de la circulation ? rentrée qui est extrêmement facilitée par la structure de tous les organes qui servent à la séparation, à la

route et à la conservation de cette humeur. Les veines y sont beaucoup plus considérables que les artères, et cela dans une proportion qui ne se trouve point aussi grande ailleurs (1). Aussi, il est probable que ce repompement ne se fait pas seulement dans les vésicules séminales, mais qu'il a déjà lieu dans les testicules, dans les épididymes, qui sont une espèce de premier réservoir adhérent aux testicules, et dans le canal déférent, qui est celui par lequel la semence va du testicule à la vésicule séminale..

Galien avoit su que les humeurs s'enrichissent de la semence retenue, quoiqu'il en ignorât le mécanisme. » Tout en est plein, dit-il, » chez ceux qui ne commercent pas avec les » femmes; l'on n'en trouve point chez ceux » qui se livrent souvent à ce commerce «. Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps; enfin il décide » qu'elle est d'une vertu exqui» se, et qu'ainsi elle peut communiquer très» promptement de sa force à toutes les parties

(1) J'adopte, ou je parois adopter ici le système commun, que les veines ordinaires absorbent. Dans le système de Hunster, qui croit que l'absorption ne se fait que par les veines lymphatiques, les parties génitales sont également propres à une très-grande absorption, puisque les vaisseaux de cette espèce y sont très-abondans.

» du corps (1) «. Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets, et conclut ainsi : » Est-il donc étonnant que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une » nouvelle vigueur sur tout le corps? Le cerveau produit bien les sensations et les mouvemens, et le cœur donne aux artères la » force de battre «. Je finirai cette section par rapporter ce que dit de la semence l'un des plus grands hommes de ce siècle. » La semence » est gardée dans les vésicules séminales jus- » qu'à ce que l'homme en fasse usage, ou que » les écoulemens nocturnes l'en privent. Pen- » dant tout ce tems-là, la quantité qui s'y en » trouve, excite l'animal à l'acte vénérien ; » mais la plus grande quantité de cette se- » mence, la plus volatile, la plus odorante, » celle qui a le plus de force, est repompée » par le sang, et elle y produit, en y entrant, » des changemens bien surprenans : la barbe, » les poils, les cornes; elle change la voix et » les mœurs, car l'âge ne produit pas dans les » animaux ces changemens; c'est la semence » seule qui les opère, et on ne les remarque » jamais dans les eunuques (2) «.

(1) De semine, l. I, c. XXXIV, t. 1, p. 1279.

(2) HALLER, Prim. lin. phys. parag. 790. L'on peut consulter sur ces matières WHARTON, de glandulis. RUSSEL, de œconomia naturæ in gland. morb. pag. 92. SKMEIDER, de regressu seminis ad massam

Comment la semence opère-t-elle ces effets? C'est là un de ces problêmes dont la solution n'est peut-être pas encore mûre. Ce qu'on peut cependant dire avec beaucoup de probabilité, c'est que cette liqueur est un *stimulus*, un aiguillon qui irrite les parties qu'il touche; son odeur forte, et l'irritation évidente qu'elle exerce sur les organes de la génération, ne laissent aucun doute là-dessus, et l'on comprend que ces particules âcres étant continuellement repompées et remêlées aux humeurs, aiguillonnent légèrement, mais sans interruption, les vaisseaux, qui, par-là même, se contractent avec plus de force; leur action sur les fluides est plus efficace; la circulation est plus animée, la nutrition plus exacte; toutes les autres fonctions se font d'une maniere plus parfaite: quand ce secours manque, plusieurs fonctions ne se développent jamais; c'est le cas des eunuques (1); toutes se font mal.

Il se présente ici une question assez naturelle; pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux que ceux qui s'épuisent par les débauches vénériennes? Il n'est guère possible de répondre exactement à cette question, qu'à la fin de la section suivante.

sanguineam. Supplém. aux *Actes des savans* de Leipsick, t. 5, p. 252, et une foule d'autres auteurs phisiologistes.

(1) Ceux qui voudront lire un très-bon ouvrage sur ces hommes imparfaits, doivent se procurer WETHOS, *de castratis*.

SECTION VII.

Examen des circonstances qui accompagnent l'émission.

Il y a plusieurs évacuations qui se font sans qu'on s'en aperçoive : toutes les autres se font dans l'état de parfaite santé, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence sur le reste de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matière, suffit à l'expulsion. Il n'en est pas de même de l'évacuation du sperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulsion de toutes les parties, une augmentation de vitesse dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer et lui donner issue. Est-ce trop hasarder de dire qu'on peut regarder ce concours nécessaire de toute la machine, au moment de son évacuation, comme une preuve sensible de l'influence qu'il a sur tout le corps? Le coït, dit Démocrite, est une espèce d'épilepsie. » C'est, dit » de Haller, une action très-violente, qui » est très-voisine de la convulsion, et qui, » par-là même, affoiblit étonnamment, et » nuit à tout le systême nerveux «. L'on a vu, dans les observations que j'ai rapportées plus

haut, et dans quelques-unes de celles que j'ai citées, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espèce d'épilepsie ; et la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, et avec raison, une preuve que ce ne pouvoit être la seule privation de semence qui l'occasionnoit : mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir, c'est l'affoiblissement qu'éprouvent tous les malades qui ont des accès de maladies convulsives : celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet que le coït produisit sur l'amman d'une ville de Suisse, dont F. Platerus nous a conservé l'histoire, et qui s'étant remarié déjà vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de charlatans : l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remèdes, qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hasarda une nouvelle tentative sur la parole de son Esculape : le succès en fut d'abord le même ; mais plein de confiance, il voulut aller jusqu'au

bout, et mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (1).

Les palpitations violentes qui accompagnent quelquefois le coït, sont aussi un symptôme convulsif. HYPOCRATE parle d'un jeune homme à qui des excès en vin et en femmes avoient occasionné, entr'autres symptômes, des palpitations continuelles (2); et DOLÆUS en a vu un saisi, dans l'acte même, d'une palpitation si violente, qu'il auroit été étouffé, s'il avoit persisté (3). L'on trouve dans HOFFMANN d'autres faits semblables.

L'observation de l'enfant cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échappé à la sagacité de RAST, du pouvoir de la cause convulsive, puisqu'à cet âge, il ne pouvoit guère évacuer qu'une humeur des prostates, et non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière. GALIEN paroît les avoir déjà faites. » La volupté elle-même, dit-il, affoiblit » les forces vitales. « FLEMING n'a pas omis cette cause dans son beau poëme sur les maladies des nerfs :

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas (4).

(1) Felic. PLATERI. Observat. lib. prim suffocatio ex congressu, p. 174.
(2) Epidem. l. III, s. 7. æg. 17, Foës. p. 117.
(3) Encyclop. Medic. l. II, c. VI, p. 347.
(4) Neuropathia, l. I, v. 375.

SANCTORIUS

SANCTORIUS établit positivement que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme ; et il est bien étonnant que GOTTER, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, parce qu'ils ne sont pas convulsifs, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. LISTER, NOGUEZ, QUINCY, qui ont commenté le même ouvrage avant lui, ne pensent pas comme lui, et ils attribuent une partie du danger à l'affoiblissement que laissent les convulsions. Le coït, dit NOGUEZ, est une convulsion ; il dispose les nerfs aux mouvemens convulsifs, et la plus légère occasion les fait naître (1).

J. B. BORELLI, l'un des premiers créateurs de la physiologie, ne les avoit pas envisagés comme GOTTER ; il est positif sur cet article : » Cet acte est accompagné d'une espèce d'affection convulsive, qui porte les plus rudes » atteintes au cerveau et à tout le genre nerveux (2).

SENAC attribue positivement aux nerfs les foiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la syncope qui survient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdo-

(1). Sect. 6, aph. 10.
(2) De motu animal, l. II, c. XII, prop. 170.

men, » c'est, dit-il, l'action des nerfs qui se » mettent alors en jeu. Cela est confirmé par » l'abattement ou par la syncope qui suivent » l'effusion du sperme; car ce n'est qu'aux » nerfs qu'on peut imputer cette défail- » lance (1) «.

LEWIS (2) attribue plus à cette cause qu'à l'autre, ainsi que SANCTORIUS.

Dès qu'il y a convulsion, le genre nerveux se trouve dans un état de tension, ou plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la suite nécessaire est un relâchement excessif. Tout organe qu'on a monté au-dessus de son ton, retombe au-dessous; par-là même, les fonctions qui en dépendent se font nécessairement mal; et, comme les nerfs influent sur toutes, il n'en est point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils sont affoiblis.

Une raison qui contribue aussi à l'affoiblissement du genre nerveux, c'est l'augmentation de la quantité du sang dans le cerveau pendant l'acte vénérien, augmentation bien démontrée, et qui est allée plusieurs fois jusqu'à produire l'apoplexie : l'on en trouve plusieurs exemples dans les observateurs; et HOFFMAN rapporte celui d'un soldat qui, se livrant à cet acte avec fureur, mourut apoplec-

(1) Traité du cœur, l. IV, c. XII, parag. 3, p. 539.
(2) Aphor. 4, p. 6.

tique dans le coït même : l'on trouva le cerveau plein de sang. C'est par cette même augmentation de sang, qu'on explique pourquoi ces excès produisent la manie (1). Cette quantité de sang distendant les nerfs, les affoiblit; ils résistent moins aux impressions, et c'est ce qui fait leur foiblesse.

En réfléchissant sur les effets de ces deux causes, l'évacuation de la semence et les mouvemens convulsifs, il est aisé d'expliquer les désordres qui doivent en résulter dans l'économie animale. L'on peut les ranger sous trois classes; la dépravation des digestions, l'affoiblissement du cerveau et du genre nerveux, le dérangement de la transpiration. L'on verra qu'il n'est aucune maladie chronique qu'on ne puisse déduire de cette triple cause.

Le relâchement dans lequel ces excès jettent, dérange les fonctions de tous les organes, dit un des auteurs qui a le mieux écrit sur la diététique; et la digestion, la coction, la transpiration, les autres évacuations ne se font plus comme il faut; d'où il résulte une diminution sensible des forces, de la mémoire, et même de l'entendement; un obscurcissement dans la vue, tous les maux de nerfs, toutes les espèces de gouttes ou de rhumatismes, une foiblesse étonnante dans le dos, la

(1) De morb. anim. vener. 17.

consomption, la foiblesse des organes de la génération, des urines sanglantes, un dérangement dans l'appétit, des maux de tête et un grand nombre d'autres maladies qu'il est inutile de détailler ici; en un mot, rien n'abrège tant la vie que l'abus des plaisirs de l'amour (1).

1°. L'estomac est la partie qui se ressent la première de toutes les causes qui affoiblissent, et cela, parce que c'est celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres sont autant passives qu'actives : l'estomac est presqu'entièrement actif; aussi, dès que ses forces diminuent, ses fonctions se dérangent : vérité d'observation, qui, jointe à la suivante et à la variété des impressions premières, et souvent fâcheuses, que ce qu'on avale produit sur ce viscère, rend raison de la fréquence, de la bizarrerie et de l'opiniâtreté de ses maladies. Il est de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs, et dans laquelle, par-là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, et diminue la quantité ou altère la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscère plus que d'aucun autre; et c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction

(1) LYNCH guide to health, p. 306.

à laquelle il est destiné, fait que, dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra;
At contra ejusdem franguntur cuncta dolore (1).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractère de crudité qui les rend impropres à toutes leurs destinations, mais qui empêche sur-tout la nutrition, dont dépend la réparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne qui éprouve une digestion laborieuse : les forces se perdent dans quelques minutes, un malaise général rend la foiblesse plus à charge, les organes des sens s'émoussent, l'âme même n'exerce ses facultés qu'imparfaitement, la mémoire, et sur-tout l'imagination, paroissent anéanties ; rien, en un mot, ne rapproche plus un homme d'esprit d'un sot, qu'une digestion pénible.

Une belle observation, rapportée par PAYVA, médecin Portugais, habitué à Rome, répand un grand jour sur l'affoiblissement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'estomac.

» Quand les désirs vénériens, dit-il, sont
» montés chez les jeunes gens à leur plus haut

(1) Q. SERENUS SAMM.

» degré, ils éprouvent une espèce de sensation » agréable à l'orifice de l'estomac ; mais, s'ils » satisfont ces désirs avec trop d'impétuosité et » au-delà de leurs forces, ils éprouvent dans » ce même endroit une sensation extrêmement » désagréable et fâcheuse, qu'ils ne peuvent » pas exprimer, et ils paient bien chèrement » leurs excès par la maigreur, le marasme, etc. » dans lesquels ils tombent (1) ».

ARETÉE avoit déjà connu cette vérité (2). et BOERHAAVE emploie les mêmes expressions que PAYVA : il ajoute que ce sentiment douloureux se dissipe à mesure qu'ils reprennent leurs forces (3) : il confirme la même chose ailleurs, en y joignant une règle de pratique très-utile ; c'est que, quand il survient des accès d'épilepsie après des excès vénériens, il faut penser à fortifier les nerfs de l'estomac (4).

2°. La foiblesse du genre nerveux, qui dispose à tous les accidens paralytiques et spas-

(1) In tentigine ardentissima juvenum inest quid gratiæ in ore ventriculi, in concubitum si ruant salacissimi, et ultra vires tentant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratissimum amarumque quod exprimere nequeunt : pœnas et luunt, et pœnitentia dolent : hinc macies, marasmus, etc. G. R. DE PAYVA, de affectu attrabilario, mirachiali, etc. p. 27.

(2) De morb. chronic. l. II, c. VI, stomacus delectationis tristitiæque princeps est.

(3) De morb. nervor. p. 454.

(4) Ibid. p. 807.

modiques, est produite, comme je l'ai déjà dit, par les mouvemens convulsifs qui accompagnent l'émission; en second lieu, par le vice des digestions : dès qu'elles pèchent, les nerfs s'en ressentent d'autant plus, que le fluide qui les pénètre étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la suppose la plus parfaite, quand elle est altérée, il est celui des fluides animaux qui en est le plus sensiblement affecté, celui sur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoiblissement, c'est l'évacuation d'une humeur analogue aux esprits animaux, et qu'à raison de cette analogie, on ne peut point évacuer sans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modestes de quelques grands hommes, qui n'osent affirmer en physique que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, et les objections de quelques physiologistes subalternes ou systématiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage qui résulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce léger aiguillonnement que produit le sperme repompé, et qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, et en soustrayant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très-précieuse, et en diminuant la coction, sans

laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement et insuffisamment.

Il y a, entre les maladies de l'estomac et celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premières font naître les secondes, et celles-ci une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journalière ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs qui s'y distribuent, démontrent combien ils sont nécessaires à ses fonctions, et combien, par-là même, elles doivent être dérangées quand ils ne sont pas en bon état.

3°. Enfin, la transpiration se fait moins bien. SANCTORIUS a même déterminé la quantité dont elle diminuoit ; et cette évacuation, la plus considérable de toutes, ne peut pas être supprimée qu'il n'en résulte promptement une foule de symptômes différens.

L'on comprend aisément qu'il n'est point de maladies qui ne peuvent être produites par cette triple cause. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les symptômes particuliers ; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, et n'intéresseroit que les médecins, auxquels il est inutile : l'on peut voir ce qu'en dit GORTER (1).

(1) De perspirat. c. XVII, parag. 8, 12, et aph. CLIFTON

Clifton Wintringham a très-bien détaillé les dangers de cette évacuation, relativement aux goutteux, et son explication mérite d'être lue (1).

Feu Gunzius (2), enlevé à la médecine à la fleur de son âge, a donné une explication mécanique très-ingénieuse des inconvéniens de ces excès relativement à la respiration; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par-là une toux continuelle; symptôme que j'ai vu chez un jeune homme qui mourut victime de l'Onanisme. Il étoit venu à Montpellier pour faire ses études; ses excès dans cette infamie le jettèrent dans l'étisie; et je me rappelle que sa toux étoit si forte et si continuelle, que tous ses voisins en étoient incommodés. On le saigna fréquemment dans la vue, sans doute, d'abréger ses souffrances. Une consultation lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortue chez lui (il étoit, si je ne me trompe, Dauphinois), et lui promit une guérison complète. Il mourut deux heures après

Ce qu'on comprend le moins aisément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'est cet affoiblissement prodigieux des facultés de l'âme. La solution de ce problème tient à la question insoluble pour nous, de l'in-

(1) The Works of the late Clifton, Wintringham, c. II, p. 85, etc.

(2) Comment. in libr. de humoribus, p. 228.

fluence des deux substances l'une sur l'autre; et nous sommes réduits à l'observation des phénomènes. Nous ignorons et la nature de l'esprit, et celle du corps; mais nous savons que ces deux parties de l'homme sont intimement unies, que tous les changemens que l'une éprouve sont ressentis par l'autre; une circulation un peu plus ou moins vite, un sang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'alimens de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une tasse de café au lieu d'un peu de vin, un sommeil plus ou moins long ou tranquille, une selle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, change du tout au tout notre façon de voir et de juger les objets : d'une heure à l'autre, les révolutions de la machine nous font sentir et penser très-différemment, et nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices et des vertus, tant sont vrais les vers du premier satyrique moderne :

Tout, suivant l'intellect, change d'ordre et de rang :
Ainsi c'est la nature et l'humeur des personnes,
Et non la qualité qui rend les choses bonnes.
C'est un mal bien étrange au cerveau des humains (1).

Tant est exact le tableau que LUCRÈCE a tracé de cette union intime.

(1) REGNIER, satyre 5.

— Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.
Nam velut infirmo pueri teneroque vagantur
Corpore, sic animi sequitur sententia tenuis.
Inde ubi robustis adolevit viribus ætas,
Consilium quoque majus, et auctior est animi vis:
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus;
Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque.
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt:
Quin etiam morbis in corporis avius errat.
Sæpe animus, dementit enim deliraque fatur (1).

L'observation nous apprend également que, de toutes les maladies, il n'y en a point qui affecte l'âme plus promptement que celle du genre nerveux; les épileptiques qui, au bout de quelques années, tombent presque ordinairement dans l'imbécillité, en fournissent une triste preuve, qui en même-tems nous apprend qu'il n'est point étonnant si des actes qui, comme on l'a dit plus haut, sont toujours légèrement épileptiques, produisent cet affoiblissement du cerveau, et par-là même des facultés.

L'affoiblissement du cerveau et du genre nerveux, est suivi de celui des sens, et cela est naturel. Sanctorius, Hoffman, et quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vue souffroit plus particulièrement; mais leurs raisons, qui sont vraies, ne me parois-

(1) De naturâ rerum, l. III, v. 446.

sent pas suffisantes. Les principales, et celles qui sont particulières à cet organe, sont la multitude des parties qui composent l'œil, et qui étant toutes susceptibles de différens vices, le rendent infiniment plus sujet à des dérangemens que les autres. Les nerfs, en second lieu, servent ici à plusieurs usages, et sont en très-grand nombre. Enfin, cet afflux d'humeurs sur cette partie pendant le tems de l'acte, afflux dont la scintillation qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve sensible, produit dans les vaisseaux d'abord une foiblesse, et ensuite des engorgemens, dont la perte de la vue est une suite nécessaire.

Il est aisé actuellement de répondre à la question proposée plus haut, pourquoi les eunuques, qui n'ont point de semence, ne sont-ils pas exposés aux maladies que nous venons de décrire ?

Il y en a deux raisons très-suffisantes. La première, c'est que, s'il ne retirent pas les avantages que produit cette liqueur, quand elle a été préparée et repompée ; d'un autre côté, ils ne perdent point cette partie précieuse du sang destinée à devenir semence. Ils n'éprouvent pas ces changemens qui sont dus à la semence préparée, et que j'ai indiqués plus haut; mais ils ne doivent pas non plus être exposés aux maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on

pourroit, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire, semen in potentiâ*; c'est cette partie précieuse des humeurs, que les testicules séparent : *et semence faite, semen in actu.* Si la première ne se sépare pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, et n'éprouve point les changemens qui en dépendent; mais elle ne s'appauvrit pas; elle n'acquiert pas, mais elle ne perd pas; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se sépare et s'évacue, c'est alors une privation, un appauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes, s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée que le sperme de l'homme, sa perte ne les affoiblit peut-être pas aussi promptement; mais, quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant plus foible chez elles, et naturellement plus disposé au spasme, les accidens sont plus violens. Des excès subits les jettent dans des accidens analogues à celui d'un jeune homme dont j'ai parlé plus haut, page 34, et j'ai été le témoin d'un triste spectacle en ce genre. En 1746, une fille, âgée de vingt-trois ans,

défia six dragons Espagnols, et soutint leurs assauts pendant toute une nuit, dans une maison, aux portes de Montpellier. Le matin, on l'apporta en ville, mourante : elle expira le soir, baignée dans son sang, qui ruisseloit de la matrice. Il eût été intéressant de s'assurer si cette hémorragie étoit la suite de quelque blessure, ou si elle ne dépendoit que de la dilatation des vaisseaux, produite par l'action augmentée de cet organe.

SECTION VIII.

Causes de danger, particulières à la masturbation.

L'on a vu plus haut que la masturbation étoit plus pernicieuse que les excès avec les femmes. Ceux qui font intervenir par-tout une providence particulière, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été astreints, dès leur création, à des lois qui en régissent nécessairement tous les mouvemens, et dont la divinité ne change l'économie que dans un petit nombre de cas réservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici : tout peut très-bien s'ex-

pliquer par les lois de la mécanique du corps, et par celles de son union avec l'âme. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles a déjà été combattue par HYPOCRATE, qui, en parlant d'une maladie que les Scythes attribuoient à une punition particulière de Dieu, fait cette belle réflexion : » Il est vrai que » cette maladie vient de Dieu ; mais elle en » vient comme toutes les autres : elles n'en » viennent pas plus les unes que les autres, » parce que toutes sont une suite des lois de » la nature, qui régit tout (1) «.

SANCTORIUS, dans ses observations, nous fournit une première cause de ce danger particulier. » Un coït modéré est utile, dit-il, » quand il est sollicité par la nature : quand » il est sollicité par l'imagination, il affoiblit » toutes les facultés de l'âme, et sur-tout la » mémoire (2) «. Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des désirs que quand les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur qui a acquis un degré d'épaisissement qui en rend la résolution plus difficile ; et cela dénote que son évacuation n'affoiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des parties génitales, que leur action et les désirs qui la suivent sont mis en jeu, non-seulement par

(1) De aere, locis et aquis. Foësius, p. 293.
(2) Sect. 6, aphor. 35.

la présence d'une humeur séminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ces parties ; elle peut, en s'occupant des désirs, les mettre dans cet état qui les produit, et le désir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin comme de ceux de tous les autres, qui ne sont mis en jeu à propos que quand ils le sont par la nature. La faim et la soif indiquent le besoin de prendre des alimens et de la boisson : si l'on en prend plus que ces sensations n'en exigent, le surplus nuit au corps et l'affoiblit. Le besoin d'aller à la selle et d'uriner, sont également marqués par de certaines conditions physiques ; mais la mauvaise habitude peut si fort pervertir la constitution des organes, que la nécessité de ces évacuations cesse d'être dépendante de la quantité des matières à évacuer. L'on s'assujettit à des besoins sans besoin ; et tel est le cas des masturbateurs. C'est l'imagination, l'habitude, et non pas la nature, qui les sollicitent. Ils soustraient à la nature ce qui lui est nécessaire, et ce dont par-là même elle se gardoit bien de se défaire. Enfin, en conséquence de cette loi de l'économie animale, que les humeurs se portent là où il y a une irritation, il se fait au bout d'un certain tems un afflux continuel d'humeurs sur ces parties ; il arrive ce qu'HYPOCRATE avoit déjà observé : » Quand un homme exerce le coït,

» les veines séminales, se dilatent, et attirent » la semence (1) «.

On peut remarquer ici que l'Onanisme a un danger particulier pour les enfans, avant le tems de la puberté : il n'est pas commun, heureusement, de trouver des monstres de l'un ou de l'autre sexe, qui en abusent avant cette époque; mais il ne l'est que trop, qu'ils abusent d'eux-mêmes : un grand nombre de circonstances les éloignent d'un commerce débauché ou le modèrent : une débauche solitaire ne trouve point d'obstacle, et n'a point de bornes.

Une seconde cause, c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, et qui est bien peint dans l'ONANIA anglais. » Cette » impudicité, dit-il, n'a pas plutôt subjugué » le cœur, qu'elle poursuit le criminel par- » tout; elle s'en saisit, l'occupe en tout tems » et en tout lieu : au milieu des occupations les » plus sérieuses, des actes de religion même, » il est en proie aux désirs et aux idées las- » cives qui ne l'abandonnent jamais (2) «. Rien n'affoiblit autant que cette tension continuelle de l'esprit, toujours occupé du même objet.

(1) De naturâ pueri, text. 22, Foës. p. 242.

(2) Pag. 17. L'on trouve un très-beau morceau sur la force et les dangers des habitudes voluptueuses, dans le nouveau *Traité de Pujati*, professeur à Padoue, et célèbre dès long-tems par d'excellens ouvrages. De victu febricitantium, p. 60.

Le masturbateur, uniquement livré à ses méditations ordurières, éprouve à cet égard les mêmes maux que l'homme de lettres qui fixe les siennes sur une seule question : et il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort qu'on pourroit comparer à celui d'un muscle long-tems et fortement tendu : il en résulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrêter le jeu de cette partie, ni par-là même détourner l'âme de cette idée ; c'est bien le cas des masturbateurs, ou une incapacité d'action. Épuisés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau, mélancolie, catalepsie, épilepsie, imbécillité, perte des sens, foiblesse du genre nerveux, et une foule de maux semblables (1). Cette cause fait un tort infini à plusieurs jeunes gens ; en ce que, lors même que leurs facultés ne sont pas encore éteintes, l'usage en est perverti. Quelle que soit la vocation à laquelle ils se vouent, on ne réussit à rien sans un degré d'attention dont cette habitude pernicieuse les rend incapables. Parmi ceux mêmes qui ne se vouent à rien (cette classe n'est que trop nombreuse), il en est qui n'y sont pas propres ; un air de distraction, d'embarras, d'étourdissement, n'en fait que des oisifs déplaisans. Je pourrois

(1) *Voyez* GAUBII, Institutiones pathologicæ, parag. 529.

en citer, que cette incapacité de se fixer, jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la société. Triste état qui met l'homme au-dessous de la brute, et qui le rend, à juste titre, l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de ses semblables.

De ces deux premières causes, il en résulte nécessairement une troisième ; c'est la fréquence même des actes ; l'âme et le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour solliciter à ce crime. L'âme, obsédée par les pensées immondes, excite les mouvemens lascifs ; et, si elle est distraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs âcres, qui irritent les organes de la génération, la rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'observation seroient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvoient prévoir qu'ici un premier faux pas en entraîne un autre ; qu'ils sont presque maîtrisés par la tentation ; qu'à mesure que les motifs de séduction augmentent, la raison, qui devroit les contenir, s'affoiblira, et qu'enfin ils se trouveront en peu de tems plongés dans une mer de misère, sans avoir peut-être un bout de planche pour les aider à s'en tirer! Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire :

Virtutem videant, intabescantque relictâ. PERS.

Cependant le danger est proche, et le tems opportun de l'amendement est court.

. . . . . Cinis et manes et fabula fies.
Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est. PERS.

Pendant que j'étudiois en philosophie à Genève, tems dont le souvenir me sera cher le reste de mes jours, un de mes condisciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maître de s'abstenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons : il n'attendit pas long-tems son châtiment, et il périt misérablement de consomption, au bout de deux ans. On trouve un fait semblable dans l'ONANIA (1). L'ingénieux auteur qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet ouvrage, dans l'excellent journal latin qui paroissoit à Berne il y a quatre ans, raconte, à propos de cette observation, que tout un collége trompoit quelquefois, par cette manœuvre, l'ennui, et cherchoit à éviter un sommeil que leur inspiroient les leçons d'une métaphysique scholastique, qu'un très-vieux professeur leur faisoit en dormant (2); mais cette historiette me paroît moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

(1) Page 129.

(2) Excerptum totius Italicæ et Helveticæ litteraturæ pro ann. 1759, t. 1, p. 93.

Le même auteur vient de faire imprimer, dans un ouvrage que je n'ai pas l'avantage de pouvoir lire, mais qu'un excellent juge met à côté des meilleures productions de ce siècle, ce qui suit : On a découvert, il y a quelques années, dans une ville, qu'une société entière de garnemens, de quatorze et quinze ans, s'étoit réunie pour la pratique de ce vice, et toute une école en est encore infectée (1).

La santé d'un jeune prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son chirurgien le soupçonna, l'épia, et le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets-de-chambre l'avoit instruit, et qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant ; ses forces se perdoient journellement, et on ne put le sauver qu'en le faisant garder à vue jour et nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres. » Il faut bien des efforts, ce sont ses termes, » pour vaincre l'habitude qui nous est rappelée à chaque instant. Je vous l'avoue en

(1) *De l'Expérience*, en Allemand, par ZIMMERMANN, t. 2, p. 400. Je tire ce fragment de ceux que son amitié pour moi l'a engagé à traduire en ma faveur ; presque tous les autres orneront un ouvrage qui ne tardera pas à suivre celui-ci.

» rougissant, la vue d'un objet féminin, quel
» qu'il soit, fait naître chez moi des désirs.
» Je n'ai pas même besoin de ce secours; ma
» sale âme n'est que trop portée à me repré-
» senter sans cesse des objets de concupis-
» cence. Cette passion ne s'allume plus chez
» moi : il est vrai que je me rappelle en même-
» tems tous vos avis; je combats, mais ce
» combat même m'épuise. Si vous pouviez
» trouver le moyen de détourner mes pensées
» de cet objet, je crois que ma guérison seroit
» bien proche «.

L'on a déjà vu dans l'extrait de l'ONANIA, que la réitération fréquente avoit produit la fureur utérine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres; elle prend l'empire, et règne despotiquement : des organes sans cesse irrités, contractent une disposition morbifique, qui devient un aiguillon toujours présent, indépendant de toute cause externe. Il y a des maladies des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner; l'irritation réitérée des organes de la génération, y produit une maladie analogue. Il n'est point étonnant si le concours de ces deux causes, morale et physique, réunies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée est propre à effrayer salutairement les personnes chez lesquelles il y a encore quelques vestiges de raison et de pudeur!

Une quatrième cause de l'épuisement des masturbateurs, c'est qu'indépendamment même des émissions de semence, la fréquence des érections, quoiqu'imparfaites, dont ils se plaignent, les épuise considérablement. Toute partie qui est dans un état de tension, produit une dépense de forces, et ils n'en ont point à perdre ; les esprits s'y portent en plus grande abondance, ils se dissipent, ce qui affoiblit ; ils manquent aux autres fonctions, qui, par-là même, se font imparfaitement : le concours de ces deux causes a les suites les plus dangereuses. Un autre accident auquel cette quatrième cause rend les masturbateurs plus sujets, c'est une espèce de paralysie des organes de la génération, d'où naissent l'impuissance, par le défaut d'érection, et la gonorrhée simple, parce que les parties relâchées laissent échaper la véritable semence, à mesure qu'elle arrive, et suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates ; et qu'enfin toute la membrane intérieure de l'urètre acquiert une disposition catarreuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature que celle des pertes blanches des femmes : disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense, qui n'est point bornée à la membrane qui revêt les narines, la gorge, le poumon, mais qui attaque souvent tous les viscères creux, qu'on méconnoît, parce qu'on ne la soupçonne pas, et qu'on traite mal,

parce qu'on la méconnoît. Il seroit aisé de trouver, dans les observateurs, des exemples de cette maladie traitée pour une autre.

Un habile chirurgien me parloit un jour d'un homme qui, livré par une espèce de goût singulier, aux Vénus du plus bas étage, ne les connoissant guère que dans les coins des rues, et debout, tomba dans l'épuisement accompagné de maux de reins les plus cruels, et d'une atrophie ou desséchement des cuisses et des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui paroissoit être une suite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ses sales voluptés. Il mourut, après avoir gardé six mois le lit, dans un état également propre à inspirer la pitié et l'effroi. Cette observation ne fournit-elle pas une cinquième cause des dangers ordinairement particuliers à la masturbation? Quand on perd ses forces par deux moyens à la fois, l'affoiblissement augmente bien considérablement. Une personne qui est debout ou assise a besoin, pour se maintenir dans ces situations, sur-tout dans la première, de faire agir un grand nombre de muscles; et cette action dissipe les esprits animaux. Les personnes foibles, qui ne peuvent pas se tenir un instant debout sans éprouver une foiblesse; les malades, qui ne peuvent pas être assis sans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de force. L'on sent

par-là

par-là même que le même acte, dans les unes ou dans les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoiblissement dans les premiers que dans le dernier cas ; et SANCTORIUS avoit déjà indiqué le danger de cette attitude : » Usus » coïtûs stando, lædit ; nam musculos et eorum » utilem perspirationem diminuit «.

D'autres observations, bien constatées, fournissent une sixième cause, qui paroîtra peut-être bien foible, mais que des physiciens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivants transpirent ; il s'exhale à chaque instant, par la moitié peut-être des pores de notre peau, une humeur extrêmement tenue, et qui est beaucoup plus considérable que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems une autre espèce de pores admet une partie des fluides qui nous environnent, et les portent dans nos vaisseaux. Ce sont *des torrents invisibles*, pour me servir de l'heureuse expression de SENAC, qui sortent de notre corps, et qui y entrent (1). Il est démontré que, dans quelques cas, cette inspi-

(1) L'on peut voir la démonstration de cette vérité dans l'endroit que je cite, l. CCCXLIII, parag. 7, du *Traité du Cœur* ; ouvrage qui n'auroit rien laissé à desirer, si son illustre auteur, en annonçant une seconde édition, ne nous avoit pas appris qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand homme peut se surpasser lui-même, et voir un point de perfection que les autres ne desirent même pas.

ration est très-considérable. Les personnes fortes expirent plus ; les foibles, qui n'ont presque point d'atmosphère propre, inspirent davantage ; et cette partie expirée, ou cette transpiration des personnes bien portantes, contient quelque chose de nourricier et de fortifiant, qui, inspiré par une autre, contribue à lui donner de la vigueur. Ce sont ces observations qui expliquent comment la jeune fille qui couchoit avec David lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réussi à d'autres vieillards, à qui on l'a conseillée ; pourquoi cela affoiblit la jeune personne, qui perd sans rien recevoir, ou plutôt qui reçoit des exhalaisons foibles, corrompues, putrides, qui lui nuisent. L'on transpire plus dans le temps du coït que dans un autre, parce que la force de la circulation est augmentée. Cette transpiration est peut-être plus active, plus spiritueuse que dans tout autre tems ; c'est une perte réelle que l'on fait, et qui a lieu, de quelque façon que se fasse l'émission du sperme, puisqu'elle dépend de l'agitation qui l'accompagne. Dans le coït, elle est réciproque, et alors l'un inspire ce que l'autre expire. Cet échange est mis hors de doute par des observations sûres. J'ai vu, il n'y a pas long-tems, un homme qui n'avoit aucune gonorrhée, ni aucun symptôme vérolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme, qui,

dans le même instant, lui rendit la galle en échange. L'un, dans ce cas compense les pertes de l'autre. Dans celui de la masturbation, le masturbateur perd et ne recouvre rien.

En observant l'effet des passions, on découvre une septième différence entre ceux qui se livrent aux femmes, et les masturbateurs; différence qui est toute au désavantage de ces derniers. La joie qui tient à l'âme, et qu'il faut bien distinguer de cette volupté purement corporelle que l'homme partage avec l'animal, et dont elle diffère du tout au tout; cette joie, dis-je, aide les digestions, anime la circulation, favorise toutes les fonctions, rétablit les forces, les soutient. Si elle se trouve réunie avec les plaisirs de l'amour, elle contribue à réparer ce qu'ils peuvent ôter de force, et l'observation le prouve. SANCTORIUS l'a remarqué. » Après un coït excessif, dit-il, avec une » femme qu'on aimoit et qu'on désiroit, l'on » n'éprouve pas la lassitude qui devroit être » la suite de cet excès, parce que la joie » que l'âme éprouve, augmente la force du » cœur, favorise les fonctions, et répare ce » qu'on a perdu. » C'est sur ce principe que VENETTE, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit que l'union avec une belle femme épuise moins qu'avec une

laide.» La beauté a des charmes qui di-
» latent notre cœur, et qui en multiplient les
» esprits. Il faut croire, avec Saint Chry-
» sostôme, que, s'excitant contre les lois
» de la nature, le crime est beaucoup plus
» grand de ce côté-là que de l'autre. « Et peut-on douter que la nature n'ait attaché plus de joie aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voies, qu'à ceux qui y répugnent?

Loin des plaisirs que le remords doit suivre.

Miseri quorum gaudia crimen habent.

Une huitième et dernière cause qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont dessillé les yeux sur le crime et sur ses dangers.

Et s'il en est qui soient dans ce cas, ce sont les masturbateurs. Quand le voile est tombé, le tableau de leur conduite se présente sous les faces les plus hideuses; ils se trouvent coupables d'un crime dont la justice divine ne voulut pas surseoir la punition, et qu'elle punit sur-le-champ de mort, d'un crime réputé très-grand crime par les païens même :

Hoc nihil esse putas : scelus est, mihi crede, sed ingens
Quantum vix animo concipis ipse tuo. MART.

La honte qui les suit augmente infiniment leur misère. Tel est le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches avec les femmes n'y sont presque regardées que comme un usage; les plus coupables sur cet article n'en font pas mystère, et ne se doutent pas même qu'ils puissent en être plus méprisés. Quel est le masturbateur qui ose avouer son infamie? Et cette nécessité de s'envelopper des ombres du mystère, ne doit-elle pas être, à ses propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en est-il pas qui ont péri pour n'avoir jamais osé révéler la cause de leurs maux, On lit, dans plusieurs lettres de l'Onania : » J'aimerois mieux » mourir que de paroître devant vous après » un tel aveu «. L'on est, en effet, et l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui qui, séduit par ce penchant que la nature a gravé dans tous les cœurs, dont elle se sert pour conserver l'espèce, n'a de tort que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi ou par la santé : c'est un homme emporté par la passion, qui s'oublie; l'on est bien plus porté à le justifier que celui qui pèche en violant toutes les lois, en renversant tous les sentimens, toutes les vues de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la société, s'il en étoit connu, cette idée doit le bourreler sans cesse. » Il me semble, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai

cité un fragment plus haut, » que chacun lit sur » mon visage l'infâme cause de mon mal, et » cette idée me rend la compagnie insoute- » nable «. Ils tombent dans la tristesse et dans le désespoir : on en a vu des exemples dans la quatrième Section de cet ouvrage; et ils éprouvent tous les maux qu'entraîne une tristesse soutenue, sans avoir, ce qui est affreux pour un criminel, aucun prétexte de justification, aucun motif de consolation. Et quels sont ces effets de la tristesse? Le relâchement des fibres, le ralentissement de la circulation, l'imperfection des digestions, le manque de nutrition, les obstructions occasionnées par ces resserremens, qui paroissent être l'effet le plus particulier de la tristesse; ces épanchemens d'humeurs qui sont une suite des resserremens : *les couloirs du foie se ferment*, dit de SENAC, *et la bile se répand par tout le corps*; les spasmes, les convulsions, les paralysies, les douleurs, l'augmentation de l'angoisse à l'infini; tous les accidens qui peuvent être une suite de ceux-ci.

Il est inutile de m'étendre davantage sur les dangers particuliers à la masturbation; ils ne sont que trop réels et trop démontrés : je passe aux moyens de guérison.

ARTICLE III.

La Curation.

SECTION IX.

Moyens de guérison proposés par les autres Médecins.

Il y a quelques maladies dans lesquelles on est presque sûr du succès des remèdes. Celles qui sont les suites des épuisemens vénériens, et, à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; et le pronostic qu'on peut en faire, quand elles sont parvenues à un certain degré, n'a rien que d'effrayant. Hipocrate a annoncé la mort. » C'est » une misérable maladie, dit Boerhaave : je » l'ai vue souvent, je n'ai jamais pu la gué- » rir (1) «. Van Swieten traita sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir misérablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je n'ai pas même pu soulager. Cependant, ces exemples ne doivent pas décourager : l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve, dans la collection de l'Onania, dans les observations des médecins :

(1) Leçons sur les Instituts, parag. 776.

ma propre pratique m'en a fourni quelques-uns.

Dans le même endroit où HYPOCRATE donne la description de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. » Quand le malade se trouve dans cet état, » dit-il, faites-lui des fomentations par tout » le corps, ensuite, donnez-lui un remède » qui le fasse vomir, après cela, un autre » qui purge la tête, ensuite un qui purge par » en bas. Il faut entreprendre cette cure, sur-» tout au printems. Après les purgatifs, l'on » donne le petit-lait ou le lait d'ânesse; après » cela, le lait de vache pendant quarante » jours. Pendant qu'il boira le lait, il ne man-» gera point de viande, et on lui donnera le » soir une bouillie de froment. Après avoir fini » l'usage du lait, on le nourrira de viandes » les plus tendres, en commençant par une » petite quantité, et on le rengraissera par » ce moyen. Il évitera, pendant un an, toute » débauche, tout exercice vénérien, et tout » autre exercice immodéré; il se bornera à » des promenades, dans lesquelles il évitera » le froid et le soleil «.

L'on voit qu'HYPOCRATE commence la cure par un vomitif et par une purgation : son autorité pourroit faire loi; et cette loi, dans le plus grand nombre des cas, seroit nuisible. Il est aisé de se retirer de cet embarras, en remarquant qu'il n'ordonne la purgation que

dans

dans la vue de détourner la fluxion qu'il supposoit se jeter de la tête sur l'épine du dos, et que, dans un autre endroit, il met ceux qui sont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des personnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, » parce » que, non-seulement ils ne peuvent leur faire » aucun bien, mais qu'au contraire, ils peu» vent leur faire du mal (1) ». Ainsi, c'est cette dernière règle qui doit être regardée comme générale; la première forme une exception, et une exception qui même paroît fondée sur une théorie dont l'erreur est reconnue aujoud'hui, et qui ne doit, par-là même, avoir aucune force.

On trouve, dans la dissertation d'Hoffman, que j'ai déjà souvent citée, deux observations qui doivent rendre très-circonspect sur l'usage de l'émétique: je les rapporterai l'une et l'autre. Un homme de cinquante ans, s'étant livré pendant long-tems à des excès en femmes, tomba dans la langueur, la maigreur, la consomption; sa vue diminua insensiblement; enfin il ne voyoit les objets que comme à travers un nuage : ce fut à cette époque qu'il prit un émétique, pour prévenir la fièvre qu'il craignoit, après un long usage de viande de cochon fumée : le remède lui fit

(1) De ratione victûs in morbis acutis, Foës. p. 405. 406.

enfler la tête, et le rendit totalement aveugle. Une prostituée publique, qui éprouvoit un obscurcissement dans la vue, toutes les fois qu'elle avoit commerce avec un homme, ayant pris un émétique, perdit entièrement la vue (1).

BOERHAAVE proît avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. » Il y a peu d'espérance de gué-» rison ; le lait passe trop facilement ; l'exer-» cice à cheval ne fait aucun bien à ces sortes » de malades, et ils se plaignent que ces re-» mèdes les affoiblissent : effectivement l'exer-» cice rend, dans l'erreur de leurs songes, » l'écoulement de la semence plus abondant, » et leur ôte en même-tems leurs forces. Lors-» que le jour reparoît, ils ne quittent leurs » lits que baignés de sueur et affoiblis par le » sommeil même ; ils ne peuvent supporter » les aromatiques, dont les effets sont aussi » dangereux. Les seules ressources, dans ce » cas, sont les bons alimens, un exercice mo-» déré du corps, les bains des pieds, et les » frictions faites avec précaution « (2).

Parmi les consultations de ce grand homme, que DE HALLER a ajoutées à l'édition qu'il en a procurée, y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout-à-fait inepte aux plaisirs de l'amour. » Un homme de trente ans s'est si

(1) De morbis à nimiâ vener. 8, 24 et 26.
(2) Instit. de Med. t. 7, p. 215.

» fort affoibli les organes de la génération, » que le sperme s'écoule toutes les fois qu'il » a quelque commencement d'érection; car » elle n'est jamais complète (1), et la se- » mence n'est point lancée avec force, mais » elle s'écoule goutte à goutte, ce qui le rend » impuissant : il a la mémoire, l'estomac, » les reins et les jambes totalement affoi- » blis «.

BOERHAAVE répondit : » Ces maladies sont » toujours extrêmement difficiles à guérir; elles » ne se déclarent presque jamais que lorsque » le corps affoibli fait que les remèdes restent » sans effet. On peut essayer ce que produi- » ront les suivans : 1°. Un régime sec et léger, » composé d'oiseaux, de viande de bœuf, » de mouton, de veau, de chevreau, rôtie » plutôt que bouillie; d'une petite quantité » de bière excellente, de peu de vin, mais » d'un vin très-fortifiant. 2°. Beaucoup d'exer- » cice, augmenté peu-à-peu jusqu'au commen- » cement de lassitude, et toujours à jeûn. » 3°. Des frictions avec une flanelle parfu- » mée de la fumée d'encens, sur les reins, » le bas-ventre, le pubis, les aines, le scro- » tum, faites régulièrement le soir et le matin.

(2) Ce symptôme est très-fréquent parmi les personnes qui se sont épuisées, et il contribue à entretenir l'épuisement; la plus petite tentation produit un commencement d'érection, qui est suivie d'un écoulement.

» 4°. Il faut prendre de deux en deux heures, » pendant le jour, une demi-dragme de l'o- » piat suivant.

» *R. terræ japon. dr. IV. opopanac. dr.* » *V. cort. peruv. dr. VI. cons. rosat. rubr.* » *unc. I. oliban. dr. II. succ. acac. unc.* » *ss. syrup. Kerm. q. s. f. l. a. cond.*

» Et l'on boira par-dessus demi-once du » vin médicinal.

» *R. Rad. caryophill. mont. Pæn. mar.* » *aa. unc.* I. *cort. rad. cappar. tamarisc.* » *aa. unc.* I. *ss. lign. agalloch. veri. unc.* » I. *vin. gall. alb. libr. VI. f. l. a. vin.* » *med.* «.

J'espère, ajoutoit Boerhaave, que le malade sera guéri, après en avoir fait usage deux mois. Mais il ne voulut point s'en servir, et il mourut au bout de quelques semaines, d'une dyssenterie maligne. Quel eût été l'effet du remède ? C'est ce qu'on ne peut pas deviner. Zimmerman m'a écrit qu'il en avoit fait faire usage à un malade, pendant deux mois, sans aucun succès.

Hoffman indique les précautions qu'il faut prendre, et les moyens qu'il faut employer. » Il faut éviter tous les remèdes qui ne con- » viennent pas aux personnes foibles, et qui » peuvent affoiblir un corps déjà énervé : tels » sont tous les astringens ; ceux qui sont » trop rafraîchissans, les saturnins, les ni- » treux, les acides, et sur-tout les narcoti-

» ques; ils nuisent tous dans le cas de cette
» espèce, et malheureusement on ne laisse
» pas que d'en faire souvent usage.

» Le but qu'on doit se proposer, c'est de
» rétablir les forces et de rendre aux fibres
» le ton qu'elles ont perdu. Les remèdes
» chauds, volatils, aromatiques, ceux qui
» ont une odeur forte et agréable, ne con-
» viennent pas ici; il ne faut que des ali-
» mens doux, et propres à réparer cette subs-
» tance nutritive, gélatineuse, que les éva-
» cuations immodérées ont détruites : tels sont
» les bouillons forts de bœuf, de veau, de
» chapon, avec un peu de vin, de suc de ci-
» tron, de sel, de noix muscade, et de clous
» de girofle. On joint avec succès à cet usage
» celui des remèdes qui favorisent la trans-
» piration, et qui raniment le ton languissant
» des fibres «.

Dans une autre consultation, pour un masturbateur, il ordonnoit de prendre tous les matins une mesure de lait d'ânesse, coupé avec un tiers d'eau de Selter.

Il seroit inutile de citer les préceptes ou les observations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très-utile, tel qu'il se trouve dans une thèse de Weszprime, qui renferme quatorze observations toutes intéressantes (1).

(1) C'est la septième observation. Cette thèse, bien digne d'être lue, se trouve, avec un très-grand nom-

W. Conybeare, âgé de trente ans, avoit depuis six ans la vue si obscurcie, sans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été successivement dans les trois hôpitaux les plus célèbres de Londres, Saint-Thomas, Saint-Barthelemy et Saint-Georges : enfin il y a deux ans qu'il se rendit dans le nôtre. Partout, après les autres remèdes, on avoit essayé si la salivation mercurielle pourroit le guérir de cette espèce de goutte sereine. Les médecins étoient lassés, et le malade entièrement découragé. L'interrogeant en particulier, et avec beaucoup de soin, sur sa maladie, il me dit que, de tems en tems, il se sentoit mal tout le long de l'épine du dos, sur-tout quand il se courboit pour prendre quelque chose; que ses jambes étoient si foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute sans s'appuyer, autrement les jambes lui trembloient, et il avoit un ver-

bre d'autres petits ouvrages presque tous excellens, et introuvables partout ailleurs, dans la belle collection des thèses-pratiques, que HALLER, qui désire l'avancement de la médecine, avec autant de zèle que de discernement, s'est donné la peine de publier sous ce titre : *Disputationes ad morborum historiam et curationem facientes*. Lausan. 1758. Le nom de l'éditeur est le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des bases des bibliothèques de pratique. La pièce que je cite est *Stephani Weszprimy observationes medicæ*. Trajecti, 1756. *Voyez* t. 6, p. 804.

tige et un éblouissement; que sa mémoire étoit si fort affoiblie, que quelquefois il paroissoit stupide; et je vis moi-même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit soupçonner que la goutte sereine pourroit bien n'être qu'un symptôme d'une maladie plus fâcheuse, et que le malade étoit attaqué d'une véritable consomption dorsale.

Je le sollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais souillé de l'abominable crime d'Onan, qui détruit entièrement les parties balsamiques du fluide nerveux. Après bien des délais, il l'avoua en rougissant. Je lui ordonnai de prendre le soir deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit six grains de mercure doux, et le lendemain une once de sel purgatif, et de réitérer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, suivant l'ordonnance d'HYPOCRATE, dans un cas semblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il se faisoit frotter deux ou trois fois par semaine, en se couchant. A la fin de cette cure, il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conseillai ensuite le bain froid, pendant trois semaines; il le prenoit à jeûn, à huit heures du matin, de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire minéral et le julep volatil, auxquels il joignoit les frictions et les bains de pied. Ces

secours retablirent si bien sa santé, qu'il vouloit reprendre l'exercice de sa profession, qui étoit la boulangerie ; mais je lui conseillai de se vouer à quelqu'autre, craignant que l'inspiration de la farine qui s'élève en pétrissant, ne formât, dans un estomac et dans une poitrine encore foibles, une colle, dont les effets auroient pu être dangereux.

STEHELIN soulagea le malade dont j'ai parlé, Sect. 2, page 15, par des bains fortifians, la teinture de mars de Ludovic, et des bouillons apéritifs.

Les principaux remèdes de l'ONANIA, sont des secrets qu'il s'est réservés. L'on voit en général, et cette observation est importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, et que les roborans seuls en étoient la base, sous le nom de teinture fortifiante, *the strentheming tincture*, et de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agissent sans que leur action produise aucun effet sensible, mais, ce sont les termes de l'auteur, ils *enrichissent*, ils *fortifient*, ils *nourrissent* les parties génitales de l'un et de l'autre sexe ; ils leur donnent une nouvelle force, ils favorisent la génération de la semence ; ils relèvent puissamment les forces d'une nature accablée (1) ; en un mot, comme tous les secrets, ils opèrent tout ce qu'on leur demande. Il y a un

(1) Onania, pag. 177.

troisième remède inconnu, sous le nom de *potion restaurante*, qui agit aussi très-efficacement; et, en effet, si l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui déposent en faveur de ces remèdes, ils ont sans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes*, il donne quelques formules; l'une est une potion composée d'ambre, d'aromates et de quelques autres remèdes de la même classe; une seconde est un liniment composé d'huiles essentielles, de baumes, de teintures âcres; l'une et l'autre de ces compositions me paroissent trop stimulantes, et, comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la description : il en indique deux autres qui paroissent plus convenables.

Décoction.

R. Flor. siccat. lamii (1) *mpl. VI. radic. cyper. et galang. aa. unc. II. rad. bistort. unc. I. rad. osmund. regal. unc. II. flor. ros. rubr. mpl. IV. Ichthyocoll. unc. III.*
Scissa tuf. mixt. cum aquæ quar. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour prendre tous les jours un quart (2).

(1) Il ne désigne point l'espèce : ce ne peut être que le *lamium albumwhite Archangel*, ou le *lamium maculatum*.

(2) Le quart anglais est la même mesure que la pinte de Paris.

Injection.

R. Saccari Saturni vitriol. alb. alum. rup. aa. dr. I. aq. chalyb. fabror. pint. I. ss. per dies decem igne arenæ digerantur : add. spir. vin. camphr. cochl. III.

On trouvera de très-sages vues applicables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroître, intitulé : *Précis de Médecine-pratique*, par LIEUTAUD, médecin des Enfans de France, qui, après s'être fait un nom distingué parmi les anatomistes et les physiologistes, vient de s'assurer, par cet ouvrage, un des premiers rangs parmi les praticiens. Les chapitres relatifs à la consomption dorsale, sont ceux qui ont pour titre : *Calor morbosus*, chaleur morbifique ; maladie, pour le dire en passant, très-fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traite souvent très-mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, et dont LIEUTAUD a développé le premier les symptômes, la nature et le traitement ; *vires exhaustæ*, l'épuisement ; et *anœmia*, qu'on peut traduire *le manque de sang*, chapitre très-intéressant, qui est tout entier à l'auteur.

LEWIS, dont je n'avois point pu me procurer l'ouvrage avant l'impression de la première édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le

plaisir de voir que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, et que nous employions les mêmes remèdes, sur-tout le kina et les bains froids, conformité qui me paroît prouver en faveur de la méthode que nous avons suivie l'un et l'autre. Je ne rapporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la Section suivante, ma propre pratique.

» La cure de cette maladie, dit cet habile » médecin, dépend de deux articles; ce qu'il » faut éviter et ce qu'il faut faire : et les » remèdes n'ont aucune efficace, si l'on n'ap» porte pas une grande attention à tout ce qui » regarde les choses non naturelles, ou toutes » les branches du régime. Un air sain est de » la plus grande importance. La diète doit » être fortifiante sans échauffer. Le sommeil » ne doit pas être trop long, et il faut dormir » à des heures convenables. L'on doit prendre » un exercice modéré, sur-tout à cheval. Si » les évacuations naturelles se font irréguliè» rement, il faut les mettre dans l'ordre. Le » malade doit chercher à se distraire par la » compagnie, ou par les plaisirs innocens.

» Tous les remèdes doivent être tirés de » deux classes, les balsamiques et les forti» fians (1) «.

(1) A Practical Essai, p. 20, 25 et 34.

Il recommande toujours, au lieu du thé, qui est toujours, dit-il, très-nuisible aux nerfs, l'infusion de mélisse ou de menthe, en mettant, dans chaque tasse, une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crême et de jaunes d'œufs battus ensemble, avec deux ou trois gouttes d'huile de cannelle (1), ce qui fait une boisson dont le palais et l'estomac s'accommodent très-bien, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer moi-même; et ce remède est en effet véritablement balsamique et fortifiant. Mais je placerai ici une remarque qui peut être utile; c'est que Lewis indique, parmi les fortifians qu'il conseille, les remèdes tirés du plomb (2); et je me fais un devoir d'avertir que, malgré son autorité et celle de quelques autres médecins respectables, l'usage intérieur des préparations de plomb est un véritable poison, de l'aveu presqu'unanime de tous les médecins : j'en ai vu les effets les plus tristes, et l'impudente imprudence des charlatans ne fournit que trop d'occasions d'en observer de tels. Si on veut le conserver, comme celui de quelques autres poisons, qu'au moins l'administration en soit réservée à ceux qui sont en état de connoître ses dangers et ses vertus, et qu'on ne l'indique pas, sans précaution, dans des ouvrages destinés au public.

(1) Sect. 10, p. 17. Robuisson, consomp. p. 98.
(2) Ibid. p. 26, 28.

Je finirai cette Section par la méthode que STORK emploie dans ces maladies ; elle est très - simple et très - efficace. En comparant toutes ces méthodes, on verra qu'elles sont toutes fondées sur les mêmes principes, qu'elles tendent au même but, et qu'elles emploient des moyens très-ressemblans les uns aux autres; conformité qui fait l'éloge de la méthode, et inspire de la confiance. » On commence, dit
» STORK, par les nourrir de bouillons succu-
» lens. Le riz, les gruaux d'avoine, ceux
» d'orge, cuits avec du bouillon ou du lait,
» et le lait, sont très-utiles ; mais il faut ob-
» server d'en faire prendre peu et souvent.
» Si l'estomac étoit si fort affoibli, comme
» cela arrive quelquefois, quand la maladie
» a fait de grands progrès, qu'il ne pût pas
» même soutenir ces alimens sans de grandes
» angoisses, il faut donner une nourrice au
» malade, ce qui en a quelquefois tiré de
» l'état le plus fâcheux. On redonne de la
» force et de l'action aux fibres relâchées par
» l'usage du vin avec le fer, le kina et la
» cannelle : dès que le malade a assez de force
» pour se promener, il lui est extrêmement
» utile d'aller dans un air de campagne très-
» pur ou de montagne (1) «.

(1) Medicus annuus. t. 2, p. 216.

SECTION X.

Pratique de l'auteur.

Il y a quelques maladies dans lesquelles il est difficile de déméler exactement la cause, et par-là même, de déterminer l'indication, et de régler le traitement; mais qui se guérissent avec assez de facilité, quand on est parvenu à ce point : il n'en est pas de même dans la consomption dorsale. L'on sait quelle est la maladie; l'on en connoît la cause : c'est, comme le dit LEWIS, » une espèce particu» lière de consomption, dont la cause pro» chaine est une foiblesse générale des nerfs «. L'indication est aisée à former; l'on ne peut pas être partagé, par-là même, sur l'essentiel du traitement; mais souvent, le meilleur traitement échoue : c'est une raison de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relâchement général des fibres, la foiblesse du genre nerveux, l'altération des fluides, sont les causes du mal. Il dépend de toutes les parties : il faut leur rendre leur force, c'est l'unique indication. Elle a ses subdivisions tirées des différentes parties affoiblies; mais, comme les mêmes remèdes servent à les rem-